

## Chapitre VIII :

### La réaction mozarabe à Cordoue : un IX<sup>e</sup> siècle de ruptures

#### I - CONTINUITES MOZARABES ?

Si la littérature latine et la foi chrétienne gardent vigueur et prestige en Espagne musulmane moins d'un siècle après la disparition d'Alcuin, notamment grâce aux cordouans Alvare et Euloge mais aussi à l'abbé Samson, le IX<sup>e</sup> siècle espagnol offre d'évidentes et profondes différences par rapport au IX<sup>e</sup> siècle carolingien<sup>1</sup>.

---

1. La bibliographie sur l'Espagne a été donnée au chapitre isidorien. Pour la période mozarabe, nous nous sommes fondés sur : P.B. GAMS, *Die kirchengeschichte von Spanien*, 5 vol., Regensburg, 1862-1879, t. 2, 2 ; F.J. SIMONET, *Glosario de voces ibéricas y latinas usadas entre los mozárabes*, Madrid, 1883 ; et *Historia de los mozárabes de Espana*, Madrid, 1897 (ouvrages réimprimés en 1967) ; M. MANITIUS, *Geschichte*, t. 1, p. 421-431 ; C.M. SAGE, *Alvar of Cordoba, Studies in his Life and Writings*, Washington, 1943 ; R. MENENDEZ-PIDAL, *Historia de España*, t. 6, 2, *España Christiana*, Madrid, 1950 ; E. LEVI-PROVENÇAL, *Histoire de l'Espagne musulmane* (2), t. 1-2, Paris et Leyde, 1950 et t. 3, *Le siècle du califat de Cordoue*, Paris et Leyde, 1952 ; F.R. FRANKE, *Die freiwilligen Märtyrer von Cordova und das Verhältniss der Mozaraber zum Islam, nach den Schriften des Speraindeo, Eulogius und Alvar*, in *Gesammelte Aufsätze zur Kulturgeschichte Spaniens*, t. 13, 1958, p. 1-176 ; E.P. COLBERT, *The Martyrs of Cordoba : 850-859, A Study of the Sources*, Washington, 1962 ; G. LEVI DELLA VIDA, *I Mozarabi tra Occidente e Islam*, in *Settimana 12*, Spolète, 1965, p. 667-695 ; CL. SANCHEZ ALBORNOZ, *El Islam de España y el Occidente*, in *Settimana 12*, Spolète, 1965, p. 149-308 ; R. MANTRAN, *L'expansion musulmane, VII<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1969 ; J. GIL, *Corpus scriptorum muzarabicorum*, Madrid, 1973 (abrégé en CSM) ; A.G. CHEJNE, *Muslim Spain*, Univ. of Minnesota, 1974 ; V. CANTARINO, *Entre monjes y musulmánes, El conflicto que fué España*, Madrid, 1977 ; J. FONTAINE, *L'art préroman hispanique*, t. 2, *L'art mozarabe*, La Pierre-qui-vire, 1977 ; M.C. DIAZ Y DIAZ, *La vie littéraire chez les mozarabes de Tolède, du VIII<sup>e</sup> au IX<sup>e</sup> siècle*, in *Actes du premier congrès international d'études mozarabes* (Tolède, 1975), t. 3, *Arte y cultura mozarabe*, Tolède, 1979, p. 71-101 ; J. FONTAINE, *La literatura mozarabe, Extremadura de la latinidad cristiana antigua, ib.*, p. 101-137 et *Mozarabie hispanique et monde carolingien, Les échanges culturels entre la France et l'Espagne du VIII<sup>e</sup> au X<sup>e</sup> siècle*, in *Anuario de Est. Med.*, t. 13, 1983, p. 17-46 ; P. RICHE,

*Renversements historique et culturel*

En 804, en effet, quand Alcuin s'éteint à Tours, près d'un siècle s'est écoulé depuis que les Arabes ont envahi l'Espagne, et un demi-siècle depuis que la dynastie des Omeyyades y avait réussi son rétablissement. Le contraste qui opposait, pendant le VII<sup>e</sup> siècle, la Gaule mérovingienne à sa voisine wisigothique s'est maintenu, mais en des termes inversés. Quoique premier des royaumes barbares à s'être converti à la foi catholique, la Gaule mérovingienne avait été devancée par l'Espagne wisigothique.

Riche de l'héritage isidorien et tolédan, celle-ci donnait l'impression d'être la seule alors à pouvoir supporter la comparaison avec les chrétientés insulaires animées par un dynamisme conservateur exemplaire. La Gaule, démembrée dorénavant entre des princes rivaux, et appauvrie par l'anarchie, moins brillante culturellement qu'au VI<sup>e</sup> siècle, devenait le maillon le plus faible de la chaîne des chrétientés "européennes". Brusquement, de 711 à 751, les termes de cette opposition changèrent de signe. La dynastie carolingienne créait en Occident une impulsion nouvelle, dont le mouvement puissant transformait la Francie en un centre d'expansion continue et de rayonnement, tant du christianisme que de la latinité. L'Espagne, au contraire, n'était plus qu'un territoire perdu. La création du royaume chrétien des Asturies, bien fragile encore, ne pouvait compenser, et pour longtemps, la disparition du royaume unifié qui avait ouvert un espace culturel vaste et unitaire dans lequel s'épanouissaient une culture et une religion chrétiennes solidement assises.

Ce bouleversement n'avait guère d'antécédents historiques grâce auxquels les clercs eussent pu discerner dans l'avenir des sujets d'espérance. Il n'était jamais arrivé, depuis la chute de l'Empire Romain au Ve siècle, que des peuples non-chrétiens fissent une irruption si massive et apparemment si définitive au coeur de la civilisation chrétienne d'Occident. Certes, les hérésies avaient déchiré le tissu religieux de l'Empire à maintes reprises, puis les invasions barbares avaient démembré ses structures administratives. Mais du moins s'était-il toujours agi de peuples christianisés ou d'ethnies dont le paganisme archaïque et même la langue n'offraient pas d'obstacle culturel insurmontable. Depuis le début de l'expansion musulmane, le monde méditerranéen avait donc vécu une expérience inédite.

*La chrétienté d'Espagne face à l'Islam*


---

*Ecoles et enseignements dans le Haut Moyen Age*, Paris, 1979 ; D. MILLET-GERARD, *Chrétiens mozarabes et culture islamique dans l'Espagne des VIII<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> siècles*, Paris, 1984 ; B. BENASSAR (dir.), *Histoire des Espagnols*, t. 1, Paris, 1986 ; P. GUICHARD, *Al-Andalus : musulmanes y cristianos (siglos VIII-XIII)*, in *Historia de España*, t. 3, Barcelone, 1989 (p. 439-583).

D'abord, les conquêtes arrachées aux dépens de la chrétienté semblaient durables. L'arc Sud du bassin méditerranéen, de Damas à Tanger, était passé depuis plusieurs générations au pouvoir de cette civilisation, et rien n'annonçait une éventuelle reconquête. La Syrie et l'Egypte grecques, l'Afrique romaine n'avaient plus fait l'objet d'aucune entreprise militaire de récupération semblable à celles de Justinien. Les chrétiens de l'Espagne occupée ne pouvaient donc pas, au neuvième siècle, douter que leur sort risquait d'être pour longtemps analogue à celui des populations chrétiennes d'Orient passées sous la domination musulmane.

La durée de l'épreuve n'est pas le seul danger. L'apologétique chrétienne a beau assimiler l' Islam à une secte hérétique<sup>2</sup>, elle affronte pour la première fois une religion monothéiste qui se dit elle aussi révélée et qui s'appuie sur une importante culture écrite<sup>3</sup>. Depuis la rédaction des premiers textes coraniques, l'usage de l'écriture a permis à la culture islamique d'entrer dans l'histoire. Au temps d'Euloge et d'Alvare, la littérature religieuse arabe a déjà donné une partie de sa mesure. La théologie chrétienne en langue latine doit faire face à une théologie islamique en langue arabe appuyée sur une exégèse savante. Et l'apparition d'une littérature religieuse s'accompagne de l'élaboration d'une littérature séculière qui n'a pas alors son équivalent en Occident latin. Car les auteurs antiques profanes ne sont plus communément vivants dans l'éducation et les souvenirs des chrétiens les plus cultivés, et les créations médiévales non seulement n'ont pas encore conquis leur place dans la littérature écrite, mais sont encore largement à inventer<sup>4</sup>. La civilisation hispano-musulmane s'élabore, mûrit et connaît un premier épanouissement au terme d'un essor rapide qui s'accomplit en quelques générations : de 756 (début de l'émirat de l'Immigré, Abd-Ar-Raman I, réfugié de Damas et fondateur de la dynastie Omeyyade) à 852 (mort d'Abd-Ar-Raman II)<sup>5</sup>. Non seulement il s'est produit une épreuve de force entre les nouveaux venus et les anciens habitants, qui ont secoué à plusieurs reprises le joug (révoltes de Tolède<sup>6</sup>) ; mais les cités sont le lieu d'un affrontement où deux religions et deux cultures font assaut de valeur.

---

2. Sur ces interprétations, cf. E.P. COLBERT, *The martyrs* ; F.R. FRANKE, *Die freiwilligen Märtyrer* ; D. MILLET-GERARD, *Chrétiens mozarabes*.

3. Outre les ouvrages déjà cités, CH. PELLAT, *Langue et littérature arabes*, Paris, 1970 ; D. SOURDEL, *L'Islam*, Paris, 1973 ; A. MIQUEL, *La littérature arabe (3)*, Paris, 1981 ; R. BLACHERE, *Le Coran (7)*, Paris, 1983 ; D. et J. SOURDEL, *La civilisation de l'Islam classique (2)*, Paris, 1983.

4. P. BEC, *MPhR*, t. 1, p. 203 sqq. ; R. MENENDEZ-PIDAL, *Origènes*, p. 529 sqq.

5. E. LEVI-PROVENÇAL, t. 1, p. 104-278.

6. *Ib.*, notamment p. 157 sqq. (année 797), p. 200 sqq. (829), p. 291 (854).

*Résistance mozarabe*

Naturellement les chances des deux adversaires ne sont pas exactement équilibrées. Le pouvoir musulman a mis en place un système relativement libéral, qui l'est resté jusqu'à la disparition du califat omeyyade. Par bonheur pour les chrétiens, l'Islam à ses débuts affirme sa volonté de tolérance à leur égard. En effet, les chrétiens étaient des gens du livre (*al-kitab*), comme eux-mêmes ; ils participaient de l'héritage vétéro-testamentaire, dont le Prophète aurait, selon l'Islam, poursuivi la révélation, en la complétant et en la corrigeant (notamment sur la nature du Christ) pour la mener à son état de perfection. Les chrétiens pouvaient donc, s'ils le désiraient, conserver leur foi, car ils appartenaient d'après la loi coranique à la catégorie des *dhimmis* (protégés)<sup>7</sup>. Certes, cette protection se payait financièrement et moralement. D'abord, les sujets qui refusaient d'embrasser la foi islamique étaient soumis à un impôt spécial (*djizya*)<sup>8</sup>. Ensuite, ils devaient s'engager à ne pas faire de prosélytisme. Cette restriction était, dans la pratique, la plus inégalitaire, car elle signifiait que le clergé n'avait plus accès à la communication de masse aussi librement qu'auparavant. Un premier exemple concret de cet état juridique est qu'il lui était interdit de sonner les cloches ; un second cas - encore plus grave - est que les conversions (ou reconversions) de l'Islam au christianisme étaient punies de mort<sup>9</sup>.

Il en résulta que la puissance matérielle de ces nouveaux maîtres, l'attrait de leur civilisation (qui allait briller de tout son éclat justement dans Cordoue, la capitale), les séductions d'une religion peut-être plus simple dans ses règles collectives<sup>10</sup>, l'inégalité des possibilités de conquête spirituelle enfin, mettaient certainement en péril la chrétienté hispanique. Il se produisit donc beaucoup de transferts, au moins dans les villes, et les nouveaux croyants (*muwallads*) ne furent pas toujours les moins intransigeants<sup>11</sup> : la rigueur du néophyte les anima souvent. Face à eux, leurs frères hispaniques demeuraient attachés à leurs traditions pluriséculaires. Non sans paradoxe, ces chrétiens se virent désignés du nom de mozarabes ("les arabisés")<sup>12</sup>. Ces mozarabes avaient gardé leurs édifices

---

7. *Ib.*, t. 3, p. 214 sqq. ; R. MANTRAN, *L'expansion*, p. 262-263.

8. - E. LEVI-PROVENÇAL, t. 1, p. 227-228 ; t. 3, p. 218.

9. F.R. FRANKE, *Die Freiwilligen*, p. 4-15 ; E. LEVI-PROVENÇAL, t. 3, p. 224 et 454-461 ; F.J. SIMONET, *Historia*, p. 363-365.

10. Sur la civilisation à Cordoue au IX<sup>e</sup> siècle, E. LEVI-PROVENÇAL, t. 1, p. 254-278 ; sur l'attraction religieuse, G. VON GRUNEBaum, *L'espansione dell'Islam : la struttura della nuova fede*, in *Settimana*, t. 12, p. 65-91 ; E. LEVI-PROVENÇAL, t. 1, p. 73-77.

11. E. LEVI-PROVENÇAL, t. 3, p. 180-185 ; sur leur passion religieuse, CL. SANCHEZ-ALBORNOZ, *El Islam de España*, p. 208.

12. Sur l'origine de ce nom, l'exposé le plus complet est donné par F.J. SIMONET, *Historia*, p. XII-XV ; sur le statut de cette catégorie,

religieux (mais en général il leur était interdit de construire de nouvelles églises), sans doute aussi leur hiérarchie, qui ne sera démantelée que plus tard, lors de la répression brutale des Almohades<sup>13</sup>. On se doute que les occasions de contacts, de rivalités et d'affrontements ne manquèrent pas. Dans l'espace clos et souvent étouffant de la *Madina*, le foisonnement des idées et des mots dut, par moments, être intense en ce nouvel "âge de spiritualité"<sup>14</sup>. Le message islamique retentissait dans les rues du haut des minarets. La parole chrétienne s'affirmait malgré tout dans les échanges liturgiques et familiaux. Ce rapport exceptionnel de forces sociales, culturelles, religieuses (et militaires<sup>15</sup>) créait assurément des situations linguistiques très particulières.

### *Nouvelles conditions linguistiques*

Que deviennent, dans de telles conditions, les rapports entre communication écrite et communication orale ? L'environnement sociolinguistique présente un cas de figure critique : le polyglottisme est certain. L'arabe coranique (ou littéral), parlé sans doute dans les cérémonies cultuelles et auliques côtoyait l'arabe populaire, employé surtout dans les grands centres urbains. Cet arabe parlé devait lui-même se colorer diversement selon la provenance des tribus immigrées qui l'employaient (djunds syriens, cavaliers berbères : au total peu d'Arabes au sens originel, mais surtout des Orientaux et des Africains) ; selon aussi le degré d'acculturation des Espagnols qui l'avaient appris<sup>16</sup>. Car un certain nombre de *muwallads* (convertis à l'Islam) acquirent la langue de leur nouvelle foi, mais il ne manqua rapidement pas non plus de mozarabes pour la manier avec élégance. Naturellement la langue parlée des sujets latinophones de l'ancien royaume de Tolède demeurerait largement en usage. Mais quelle langue était-ce ? Le VII<sup>e</sup> siècle isidorien est loin désormais, même dans la Bétique devenue Andalousie. De nombreux facteurs d'évolution linguistique, en jeu dès les temps gothiques,

---

E. LEVI-PROVENÇAL, t. 3, p. 214-226.

13. F.J. SIMONET, *Historia*, p. 122, 808-812 ; R. MENENDEZ-PIDAL, *Historia*, t. 6, 2, p. 278-279.

14. Sur la *madina*, cf. *infra*, n. 131. L'expression "âge de spiritualité" est dûe à K. WEITZMANN (editor), *Age of Spirituality. Late Antique and Early Christian art, Third to the Seventh Century*, New-York et Princeton, 1979 pour caractériser l'art de l'Antiquité Tardive du quatrième au septième siècle. Les neuvième et dixième siècles cordouans ne sont pas moins dignes de cette qualification.

15. Rappelons que la garde personnelle du souverain était formée de chrétiens commandés par un comte.

16. Sur ces questions de peuplement, G. LEVI DELLA VIDA, *I mozarabi*, p. 674 sqq. ; E. LEVI-PROVENÇAL, t. 3, p. 167-188 ; D. MILLET-GERARD, *Chrétiens mozarabes*, p. 25 sqq. L'arabe andalou deviendra difficilement intelligible aux Orientaux : CL. SANCHEZ-ALBORNOZ, *El Islam de España*, p. 176.

n'ont-ils pas connu, à la faveur des troubles du VIII<sup>e</sup> siècle, un terrain tout à fait propice au développement de tendances jusque là secondaires ? Nous ne reprendrons pas ici notre discussion des conceptions de R.Ménendez-Pidal sur les niveaux de langage en usage chez les habitants de l'Espagne romano-gothique<sup>17</sup>. Le *terminus a quo* de notre problématique est le VII<sup>e</sup> siècle. Nous tenons pour acquis que jusqu'alors, la langue écrite traditionnelle continuait, lorsqu'elle était lue à haute voix dans des conditions précises, à être intelligible à des auditeurs qui n'avaient accès qu'à la tradition orale spontanée de leur langue.

Au IX<sup>e</sup> siècle, l'Espagne n'a pas connu, comme la Gaule carolingienne, une restauration culturelle et linguistique fondée sur l'initiative d'un pouvoir central revigoré. Nous avons vu les conséquences décisives de la renaissance carolingienne sur la communication verticale. L'effet de brouillage verbal, provoqué par une langue latine redevenue plus recherchée, s'est accompagné d'un descellement des structures du langage, et cela en un laps de temps assez bref : il y a eu crise et métamorphose<sup>18</sup>. Ces facteurs externes de mutation manquaient apparemment en Espagne<sup>19</sup>. En outre, facteur interne celui-là, le latin de la Péninsule a été moins évolutif que celui des Gaules<sup>20</sup>.

#### *Maintien de la communication verticale ?*

La langue parlée populaire et la langue parlée savante seraient-elles donc restées en contact assez étroit, malgré tout ? La communication verticale se serait-elle maintenue sans que des filtres de plus en plus déformants la rendissent inefficace ? En somme, le changement aurait été d'une ampleur distincte de celle que nous avons observée au-delà des Pyrénées : évolution et non révolution ? Cette présentation des faits a été, en dernier lieu, proposée par R. Wright<sup>21</sup>. La langue parlée populaire et la langue écrite seraient, à l'en croire, restées en symbiose relativement étroite jusqu'au XI<sup>e</sup> siècle. C'est seulement à cette date que le concile de Burgos aurait provoqué, toujours d'après sa théorie, en introduisant les normes de l'ancienne réforme carolingienne, une scission linguistique brusque. Nous avons exprimé ailleurs certaines des réserves que

---

17. Cf. *supra*, chap. IV.

18. Cf. *supra*, chap. VI.

19. La restauration culturelle du VII<sup>e</sup> siècle n'avait pas présenté un caractère si marqué de réforme linguistique qu'en Gaule ; elle avait eu lieu en outre bien moins longtemps après la chute de l'Empire romain. On comprend donc qu'elle n'ait été guère susceptible de jouer le rôle d'un révélateur.

20. Cf. K. BALDINGER, *La fragmentación*, p. 87-101 ; P. BEC, *MPhR*, t. 1, p. 191 sqq. et t. 2, p. 12 sqq. (typologies) ; A. CARNOY, *Le latin d'Espagne* et surtout la bibliographie du chapitre IV.

21. R. WRIGHT, *Late Latin*, p. 206.

suscitent les reconstitutions de R. Wright<sup>22</sup>. Cependant l'idée que le latin écrit et le roman parlé restèrent en contact assez étroit jusqu'aux environs de l'an 1000 a été également soutenue par Dag Norberg<sup>23</sup>. Que penser, donc, de la réalité hispanique au IX<sup>e</sup> siècle ? Peut-on parler de continuités mozarabes dans le domaine de la communication ?

Pour répondre à la question, il convient de scruter trois des auteurs majeurs de la période : Euloge, Alvare, Samson<sup>24</sup>. Ils offrent un ensemble de textes d'où l'on peut déduire une théorie de la communication. Celle-ci présente des hésitations, des remords : elle n'est pas cohérente. L'apparition de contradictions dans les choix de nos auteurs révèle une pratique du "repli stylistique", à travers laquelle on est amené à supposer que dès ce IX<sup>e</sup> siècle cordouan, la continuité linguistique fut peut-être en danger.

## II - CONTRADICTIONS ET FRACTURES DANS LES ATTITUDES THEORIQUES

Les *testimonia* positifs directs d'un maintien favorable de la communication verticale s'effacent en ce neuvième siècle ; à leur place apparaissent des signes indirects, mais probants, d'une dégradation considérable de son fonctionnement. Ces indices se manifestent dans les attitudes théoriques des lettrés de ce temps : à partir de leurs écrits, on peut reconstituer, comment ils conçoivent les rapports entre la communication écrite et la communication orale dans le cadre commun de la pastorale. En effet, leurs conceptions ne présentent plus l'unité logique des siècles précédents ; elles portent en elles des contradictions, et celles-ci paraissent encore plus graves que celles que nous avons relevées au moment où la réforme carolingienne devenait le plus exigeante<sup>25</sup>.

### *Le sermo humilis en question*

Les ambiguïtés de la position théorique d'Euloge face au *sermo simplex* sont partagées par Alvare dans une large mesure, et sans doute aussi par Samson<sup>26</sup>. Euloge devait en tant que prêtre s'acquitter

---

22. Dans notre étude *Vox agrestis* et ici, *supra*, chap. VI. Nous y revenons *infra* chap. IX.

23. Notamment dans son *Manuel*, p. 8 et 42.

24. Tous les textes cités proviennent du CSM. Nous n'avons pas utilisé la passion des martyrs Jorge, Aurelio y Natalia qu'aurait composée Euloge, d'après R. JIMENEZ PEDRAJAS, *San Eulogio de Cordoba, autor de la pasión francesa de los mártires mozarabes Jorge, Aurelio y Natalia*, in *Anthología annua*, t. 17, 1970/71, p. 465-583. Cette attribution sera-t-elle définitive ?

25. Cf. *supra*, chap. VI ; VII.

26. Sur Alvare, Euloge et Samson, outre la substantielle introduction de J. Gil au CSM, cf. M. MANITIUS, *Geschichte*, t. 1, p.

normalement de ses devoirs pastoraux. On s'attendrait, dans ses écrits, à retrouver sur ce point l'héritage des recommandations pédagogiques formulées, à la suite d'Augustin, dans les traités de Grégoire et d'Isidore, et encore clairement dans la Gaule d'époque mérovingienne<sup>27</sup>. Celles-ci, comme nous l'avons vu, affirment que le devoir essentiel du prédicateur est de ne pas céder aux charmes du style savant, mais d'adapter sa parole et ses écrits, destinés à l'instruction du plus grand nombre de fidèles, aux niveaux culturels, et donc linguistiques, parfois très bas, de ses auditoires. Une telle attitude d'humilité chrétienne répondait aux exigences de la communication verticale ; dans ce cas, l'emploi du style populaire (*lingua rustica, sermo humilis*) ne requérait pas de longues excuses pour de prétendues lacunes dans l'instruction de l'auteur. Le topos normal sur la rusticité de leur propre style, accompagné d'une rapide dépréciation de soi, ne prenait pas chez nos écrivains une ampleur exagérée. Il pouvait même se produire, comme chez Grégoire de Tours ou dans telle *Vita* du VII<sup>e</sup> siècle, que cette rusticité fût revendiquée comme une qualité précieuse, dans la mesure où elle garantissait la communication verticale<sup>28</sup>.

Un net changement d'attitude apparaît dans l'oeuvre d'Alcuin. Nous en avons analysé les conséquences<sup>29</sup>. Les allégations de rusticité se multiplient et s'alourdissent à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle en Gaule. Or, plus les textes en offrent des occurrences dans leurs préfaces, dans des lettres de dédicace, dans des poèmes, ou dans le cours d'une simple correspondance, et moins la réalité stylistique et linguistique du document concerné lui-même correspondait à ces avertissements. C'est qu'en fait, le niveau littéraire des oeuvres remontait. Une telle évolution sert donc d'"indice inverse" : sa présence signifie, au contraire des attendus, une recherche accrue de la qualité. Prenons cependant garde : le topos ne devient pur prétexte qu'à partir d'un certain seuil d'exagération. Cet indice est-il décelable à Cordoue ?

#### *La préface du Memoriale sanctorum*

Euloge et Alvare multiplient plus encore qu'Alcuin, et beaucoup plus qu'Isidore ou que Grégoire, les déclarations d'humilité formelle. Le *Memoriale Sanctorum* commence par une déclaration d'intention dans laquelle Euloge justifie les fins et les moyens de son oeuvre : "C'est pourquoi, pour ne pas être appelé par le Seigneur 'chien muet incapable d'aboyer', soit pour échapper au jugement dernier des négligents, je me suis efforcé d'extraire de l'écrin de ma bien pauvre science quelques éléments et d'apaiser la faim des fidèles avec un plateau

421-433.

27. Sur cet héritage en Espagne, cf. *supra*, chap. IV.

28. Sur ces questions, et notamment sur la valeur indicative du *locus humilitatis propriae*, cf. nos analyses *supra*, chap. I et chap. V.

29. Cf. *supra*, chap. VI, p. 000. Voyez aussi notre étude, *Théorie et pratique du style chez Alcuin*.



de légumes, préparés, il est vrai, avec le zèle de la vraie foi. C'est pourquoi, stimulé par l'aiguillon de la charité, et avec le souci du peuple chrétien, dont j'ai constaté qu'il hésitait à livrer les combats des soldats du Christ..., j'ai eu envie de m'attaquer à ces questions, avec les moyens de mon modeste talent, d'instruire les critiques par mes propos tout indigents qu'ils soient, de combattre nos adversaires, et d'exalter jusqu'aux cieux les actes des saints<sup>30</sup>".

Un peu plus loin, après diverses considérations sur l'obligation de proclamer publiquement sa foi, Euloge poursuit : "Donc, tandis que je m'apprête à dire quelques mots sur le souvenir de nos martyrs, que l'exorde de mon discours vous soit adressé, frères saints, et soeurs bienheureuses dans le Christ, vous dont les rangs ont offert à Dieu une victime très sacrée, sans crainte de la répulsion qu'inspire un style inculte, sans rechercher les grâces et les charmes qu'une haute culture, que je n'ai reçue de l'enseignement d'aucun maître, surtout quand je sais que, dans les sujets de ce genre, il faut observer la simple vérité, plutôt que la pompe emphatique et tonitruante des Muses. Je te parlerai, en effet, assemblée de la sainte Eglise universelle, de manière à te faire embrasser avec les bras paisibles de ton esprit la parole de vérité qui est émise par notre bouche, et à ôter de toi toute velléité de repousser l'enseignement de notre prédication : la garantie expresse de l'apôtre la rend apte à instruire en toute liberté tous les auditeurs, tandis qu'elle les embrase dans une seule foi, et que les distingue respectivement la diversité de leurs talents grâce à une proclamation diversifiée des préceptes...Car, de même que nous incombe le devoir de prêcher, de même il vous revient l'obligation d'écouter. Et le fait que nous nous exprimons de manière désordonnée et que nous nous abaissons à un niveau d'infamie, ne vous autorise pas à récuser le témoignage de la parole de Dieu...Le devoir de la masse du peuple chrétien est donc de prêter attention à l'orateur, d'écouter sa parole et d'accomplir par la pratique la prédication du maître<sup>31</sup>".

---

30. EVL., *Mem. sanct.*, 1, 2 : "Quapropter, ne canis mutus et non ualens latrare appellerer a Domino, siue ut euaderem in futurum negligentium iudicium, conatus sum ex pauperrimo nostrae scientiae scrinio depromere aliqua, et ex olerum ferculis tamen catholico studio apparatus, fidelium saturare esuriem... Ideoque urgente me diuinae caritatis stimulo et consultum gerens catholicae plebis, quam nutantem in certaminibus Christi cognoui... libuit mihi, pro modulo exigui ingenii, talibus rebus insistere, nostroque licet rusticano sermone paruipendulos informare, aemulis contraire et caelo tenus acta sanctorum extollere". Tout en suivant l'édition de J. Gil, nous avons procédé à quelques retouches de manière à rendre ces textes, souvent très compliqués, plus intelligibles, en ponctuant notamment les phrases d'une manière plus systématique.

31. *Ib.*, 4 : "Igitur de memoriis martyrum quidpiam me locuturo, principium orationis nostrae ad uos dirigatur, o sancti fratres nostri et sorores in Christo beatae, ex quorum collegiis sacratissima Deo libata est hostia, non uerens paedorem inculti eloquii, non uenustatem leporemque affectans liberalis studii, quod nullius instituentis magisterio traditum habui, praesertim cum et in huiusmodi rebus magis nouerim simplicem ueritatem esse obseruandam quam tonantem Musarum turgidam pompam. Loquar etiam tibi, o uniuersalis ecclesiae

*Prestige de la norme grammaticale*

Cette préface appelle plusieurs remarques. D'abord, notre traduction atténue certaines ambiguïtés et diverses obscurités du texte. Que faut-il exactement entendre par *quia inordinate degimus turpique conuersatione deicimur* ? Faut-il pressentir derrière une allusion à la perte de prestige subie par la hiérarchie catholique sous le joug musulman ? Ou est-ce une nouvelle référence aux défaillances alléguées du talent de l'écrivain ? Le contexte plaide plutôt en faveur de la seconde interprétation. Or, c'est là une attitude neuve. En effet, Euloge envisage la possibilité qu'un accueil sceptique soit réservé à son mémorial, en raison des lacunes littéraires sinon grammaticales qui dépareraient la forme de son oeuvre. Retournons la proposition : la véracité de la lecture serait garantie par la perfection de la forme. En d'autres termes, nous assistons à la renaissance de l'idée selon laquelle vérité historique (ou religieuse) et correction littérale et littéraire devraient aller de pair. Or, c'est précisément cette idée que les maîtres de la pastorale latine, Augustin et Grégoire avaient combattue avec énergie<sup>32</sup>.

Elle réapparaît ici sous la plume d'Euloge. Cette manifestation se produit de manière biaisée ; elle n'est rendue évidente que par notre lecture critique : mais sa présence n'est pas douteuse ; elle correspond d'ailleurs au désir et au besoin de renforcer à la fois l'identité et la rigueur chrétiennes. Ce retour en arrière rappelle les intentions de la réforme carolingienne : la restauration de la latinité y a été associée à celle de la foi, et, dans une certaine mesure, à celle de la romanité. Or, cette reconquête intérieure s'est accompagnée d'un effort de resserrement tout autant linguistique que religieux<sup>33</sup>. Ce resserrement est souhaité par Euloge ; l'observation

---

sancte conuentus, ut uerbum ueritatis, quod ore nostro edicitur, placidis mentium ulnis amplectens, nullatenus praedicationis nostrae arcendam uelis doctrinam, quae, apostolica affirmante auctoritate, libera ad instructionem omnium redditur, cum unius fidei auditores, uario discretos talento, diuerse praeceptorum accendit oraculo... Quia, sicut nobis incumbit officiositas praedicandi, ita uobis subest necessitas audiendi. Nec propter hoc, quod nos inordinate degimus turpique conuersatione deicimur, respuendum uerbi Dei documentum arbitremini... Officium itaque uulgi est intendere ad contionantem et audire dicentem et doctoris praedicantem operando exsequi".

32. Rappelons la maxime d'Augustin : "Melius nos reprehendant grammatici, quam non intelligant populi (Enar. in psal., 138, 20)". Cf. sur ces questions *supra*, chap. II et III.

33. Sur ces caractères, cf. *supra*, chap. VI. Nous discernons ainsi une identité structurale entre certains aspects de la mentalité des intellectuels carolingiens et de celle des lettrés mozarabes. Mais on peut aller plus loin : les courants d'échanges culturels sont demeurés actifs entre l'Espagne mozarabe et la Gaule carolingienne (cf. J. FONTAINE, *Mozarabie hispanique et monde carolingien*). A ce compte, il nous paraît logique de postuler une influence indirecte

de la règle grammaticale en fait partie. En effet, malgré des dénégations superficielles, nous voyons bien que le rédacteur croit, au fond, qu'une expression correcte et élégante garantit la véracité du récit pieux. Cela implique que, par extension, dans une situation de conflit aigu avec une autorité religieuse plus puissante, la grammaire devienne le moyen de conférer aux récits édifiants le caractère d'autorité, d'orthodoxie et de prestige dont ils ont grand besoin.

Les déclarations de guerre au beau langage sont donc ici des indices par antiphrase. Leur exubérance même, que notre traduction a tenté de rendre sans en cacher la lourdeur, leur donne une tonalité bien différente de celle des préfaces antérieures. La langue qui les exprime est surchargée, touffue, maniérée ; la clarté n'en est pas la qualité majeure<sup>34</sup>. C'est une tentative de prose d'art<sup>35</sup>. Euloge s'enorgueillit de sa science, qui est peut-être largement celle d'un autodidacte<sup>36</sup>. La recherche exagérée d'un style précieux crée un contraste saisissant entre le fond et la forme. Celle-ci trahit celui-là. Tout se passe comme si la pensée réelle d'Euloge, contenue dans sa remarque sur le manque d'ordre de son texte se révélait en niant précisément ses déclarations immédiates.

#### *Fin de la référence pastorale au vulgus*

Comment est donc traité le public ? Et d'abord se laisse-t-il

---

de la réforme. Celle-ci avait atteint son ampleur la plus grande un demi-siècle environ avant la floraison de nos auteurs : quelque chose de l'esprit de ce mouvement a passé dans leur culture, avec un retard qu'expliquent très bien les circonstances historiques. Le raidissement normatif d'Euloge et d'Alvare refléterait en Espagne les efforts accomplis au Nord des Pyrénées. Evidemment, le latin des mozarabes est loin d'avoir la clarté et la correction du latin de Francie. Mais, si les connaissances grammaticales n'ont pas été au niveau des ambitions, ces dernières rappellent de près la volonté carolingienne de restaurer une norme.

34. Sur le contexte historique, idéologique, et culturel des choix littéraires et stylistiques des écrivains, on se reportera essentiellement aux deux études de J. FONTAINE, *La literatura mozarabe, Extremadura et Mozarabie hispanique*. En outre B. THORSBERG, *Etudes sur l'hymnologie mozarabe*, Stockholm, 1962, a soutenu qu'Euloge et Alvare auraient commencé par écrire de la poésie rythmique, puis, vers 850, auraient choisi de ne plus composer qu'en vers métriques. Cette hypothèse confirmerait l'évolution de nos auteurs vers un ésotérisme croissant, opposé à la pédagogie augustinienne.

35. Au sens où elle a été définie par E. NORDEN, *Die antike Kunstprosa*, t. 1, *Einleitung*, p. 1-12.

36. Ce latin contourné rappelle, paradoxalement, les prouesses des clercs et des moines irlandais, très fiers d'avoir accédé à la maîtrise du latin par leurs propres moyens, et coupés d'une pratique commune de la langue.

deviner ? Il se produit des changements de ton et d'attitude dans ces pages, selon les témoins pris à partie. Au commencement du quatrième paragraphe, l'auteur s'adresse aux *sancti fratres nostri et sorores in Christo beatae* sous le patronage desquels il se place. A la fin du même développement, il se tourne vers la masse des auditeurs, qu'il désigne d'un vocable plus marqué, *uulgus*, que les appellations traditionnelles et coutumières, *populus* et *plebs*. Il rappelle à cette masse chrétienne<sup>37</sup> qu'elle doit écouter ses prêtres et obéir à leurs injonctions. Certes, il s'agit là de la reprise d'un thème cher à Grégoire le Grand<sup>38</sup>. Mais la différence de ton surprend, car celui-ci est beaucoup plus comminatoire que dans la *Regula pastoralis*. Ainsi, entre le commencement et la fin de l'introduction du *Memorial*, l'attitude d'Euloge se modifie : l'aristocratie des martyrs se trouve, en effet, distinguée de la foule des chrétiens de telle manière que les deux groupes semblent plutôt opposés que complémentaires.

Le plus nombreux est traité comme un auditoire passif à l'adresse duquel Euloge lance des injonctions autoritaires qui confinent parfois à la diatribe. Le terme *uulgus*, dans un tel contexte, marque une nuance péjorative. Tout l'art de la parénèse chrétienne, soûplement organisée dans le cadre grégorien, cède la place à une exigence raidie dans des convictions extrêmes. L'auteur n'est nullement dans une disposition favorable à la communication générale qu'il semble pourtant souhaiter. Au partage entre un style simple (allégué) et une écriture savante (recherchée en fait), correspond un contraste abrupt entre une masse sans culture et une élite raffinée. On comprend que le style de l'oeuvre cherche à se conformer ici bien plus aux goûts de cette minorité choisie qu'aux besoins pastoraux du *uulgus*.

#### Réécriture de la Vie du moine Georges

Cette espèce de solution de continuité, ou plutôt de fracture dans le choix stylistique, reparait, aggravée, dans un autre passage du *Mémorial*. Euloge y narre la vie de Georges, ancien moine du monastère Saint-Saba près de Jérusalem venu à Cordoue<sup>39</sup>. Euloge fait sa connaissance et communique sans difficulté apparente avec lui, car, outre le grec, ce moine parle le latin et l'arabe<sup>40</sup>. Notre auteur s'exprime aisément en cette dernière langue<sup>41</sup>. Aussi, malgré les

---

37. Notre traduction souligne, en évitant l'expression usuelle "peuple chrétien", le caractère insistant du terme *uulgus*.

38. Cf. *supra*, chap. III.

39. EVL., *Mem. sanct.*, 2, 10, 22-34.

40. *Ib.*, 23 : "Et cum uariis linguis peritus existeret, Graeca scilicet et Latina atque Arabica".

41. Euloge possédait une bonne culture arabe : ALB., *Vita Eul.*, 8 : "Quae enim illi non patuere uolumina, quae potuerunt eum latere ingenia catholicorum philosophorum, hereticorum, necnon et gentilium". Euloge était devenu polémiste. Sur la connaissance de la langue arabe dans les cercles chrétiens à son époque, D. MILLET-GERARD, *Chrétiens mozarabes*, p. 53-62.

vraisemblances, on ne peut utiliser *stricto sensu* ce témoignage comme la preuve d'une communication horizontale correcte entre un latinophone d'Orient, et un latinophone d'Occident. Relevons simplement qu'Euloge ne fait aucune allusion à une éventuelle langue romane. Et pourtant, comment Georges a-t-il donc communiqué avec d'autres prisonniers, lors de sa captivité ?

Georges confie à Euloge une mission pastorale et littéraire : "Il a composé pour ses frères, pour ses proches et pour tous ses concitoyens un abrégé de son martyre qu'il m'a fait parvenir pour que je le corrige, de peur que sa langue trop inculte ne fût perdue à ceux auxquels il était destiné leur confiance dans le récit<sup>42</sup>". Le moine a-t-il eu réellement conscience du fait que son latin ne donnerait pas satisfaction à son public ? On peut en douter. Il est bien plus probable que cette anxiété stylistique lui a été soufflée par Euloge et par le cercle des lettrés cordouans qui étaient attachés à maintenir la langue littéraire au niveau le plus haut possible. Car l'exigence implicite que nous avons décelée se révèle ici sans détour. L'idée qu'une langue appauvrie amoindrirait la valeur du témoignage porté apparaît sans fard ni précaution oratoire<sup>43</sup>. Quand il y a lieu de s'écarter des recommandations pastorales traditionnelles, Euloge finit par choisir de manière claire et inattendue : plutôt la grammaire que la simplicité !

*Sermo incultior et brevis satis stylus*

S'agirait-il cependant d'une méprise de notre part, sur le sens de ses exigences ? Y aurait-il lieu de corriger vraiment une langue écrite qui aurait été, autrement, par trop fautive ? La suite du récit dément cette interprétation : "Comment le bienheureux serviteur de Dieu a-t-il été agrégé à l'assemblée des saints ? Il vaudrait mieux, croyons-nous, le faire savoir de la bouche de saint Georges lui-même : ainsi, le fil de notre récit sera relevé par la parole du martyr qui vient s'y intercaler, comme par le sel d'une bénédiction supplémentaire, et l'échange spirituel qui le lie à la communion des

---

42. EVL., *Mem. sanct.*, 2, 10, 24 : "Commentatus est fratribus ac propinquis suis cunctisque patriae suae civibus martyrii sui breuiarium, quod mihi expoliendi causa transmisit, ne incultior sermo fidem rei gestae quibus mittebatur adimeret". Le vocabulaire rappelle Alcuin (*expoliendi causa*, cf. *supra*, chap. VII) et Jérôme (*sermo horrebat incultus*, cf. H. HAGENDAHL, *Latin fathers*, p. 93).

43. Naturellement, les choix stylistiques d'Euloge rappellent les débats anciens sur les qualités littéraires du latin des chrétiens. Cf. L. LENTNER, *Volkssprache*, p. 12 sqq. ; G.Q.A. MEERSCHOEK, *La latin biblique* ; G. REICHENKRON, *Lateinische*, p. 86 sqq et nos discussions, *supra*, chap. II. On ne peut distinguer ici la part qui concerne la correction de la langue et celle qui se limite à son élégance. Ces deux catégories se confondirent dans les débats des III<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup> siècles (comme dans l'enseignement des grammairiens et des rhéteurs). De toute manière, Euloge adopte l'attitude critique contraire à celle qu'au moins officiellement les Pères latins avaient recommandée. C'est constamment la "langue des pêcheurs" qui est refusée en tant que telle.

saints sera plus brillamment connu par le récit du dit martyr. Car dans les jours mêmes où il partagea son existence quotidienne avec d'autres saints, il exposa sa geste et celle des martyrs susdits en style très concis avant de nous envoyer finalement son récit pour révision. Parmi ses propos, nous avons pris soin d'inclure dans notre oeuvre ceux dont nous avons prévu qu'ils suffiraient à faire accepter son admission à la communion des saints. Pour tout le reste, qui fait suite à l'interruption de la parole du serviteur de Dieu, nous le suivrons avec la même attention qu'au début<sup>44</sup>".

Quand Georges s'était adressé à Euloge, il avait regretté que son expression fût gravement dépourvue de culture (*sermo incultior*). Il était donc nécessaire de la passer à la lime du connaisseur (*expoliendi causa*), afin qu'elle soit mise au niveau littéraire requis (*comprobanda*). Tout invite donc à penser que le réviseur ainsi souhaité se caractérise par la sûreté de ses connaissances grammaticales. Ainsi l'expression *sermo incultus* aurait pu être traduite par "langue incorrecte"<sup>45</sup>". Mais Euloge, lorsque vient le moment de qualifier à son tour de manière personnelle le registre dans lequel le moine a rédigé son résumé, emploie les mots *breuis satis stylus*.

On perçoit donc un certain décalage entre le vocabulaire choisi par Georges et les mots préférés par Euloge à propos de la valeur littéraire du document. Comment comprendre *breuis satis stylus* ? Il ne s'agit certainement pas de brièveté à proprement parler, puisque l'autobiographie du moine est détaillée. Il n'y a donc pas lieu pour le Cordouan de regretter que son compte rendu soit laconique. En réalité, à l'ampleur de la "geste" du nouveau saint, ne correspondait pas encore une rédaction ayant l'ampleur et la tenue oratoires qui lui correspondaient. On comprend ainsi que la qualification *breuis satis stylus* apparaît en lieu et place de *sermo incultior*. Euloge s'est refusé à reprendre ces termes qui étaient ceux de Georges lui-même. Les usages de la bienséance littéraire exigeaient que le récipiendaire d'une déclaration de rusticité réfute cette dépréciation en répondant par les plus vifs éloges. Euloge s'en est tenu à une sobriété de bon aloi ; il a simplement pris un équivalent qui ne fût point blessant pour la mémoire de ce martyr qu'il admire. Ainsi, *breuis satis stylus* désigne-t-il discrètement l'incorrection

---

44. EvL., *Mem. sanct.*, 2, 10, 25 : "Quomodo autem beatus minister coetui sanctorum agglomeratus fuerit, melius ore ipsius sancti Georgii credimus posse innotescere, quo uel nostrae dictionis series, interposito martyris eloquio, quasi desuper benedictionis sale condiatur, uel praestantius commercium suae connexionis cum ceteris sanctis, eodem narrante, addiscatur. Nam et ipsis diebus, quibus una cum sanctis habuit conuersationem, sua ac praedictorum martyrum gesta breui satis stylo exponens ultimo nobis comprobanda direxit. Ex cuius dictis ea huic operi inserenda curauimus, quae ad insinuandum eorum coniunctionem satis esse praeuidimus. Cetera uero, quae post defectum sermonis serui Dei sequuntur, nos obtentu quo coepimus indagabimus".

45. Rappelons que dans la terminologie des préfaces mérovingiennes, *sermo incultus* est synonyme de *sermo rusticus*. Cf. *supra*, chap. V.

de la langue parlée dans laquelle Georges avait dicté son récit (à moins qu'il ne l'ait transcrit de sa main)<sup>46</sup>. Euloge éprouve le regret réel de ne pas avoir pu récrire à sa guise le récit dont il est le dépositaire. Sa réaction rappelle la surprise éprouvée par Alcuin devant la langue dans laquelle avait été écrite l'ancienne *Vita Richarii*. L'abbé de Tours avait corrigé, enrichi et, pour tout dire, compliqué la version mérovingienne<sup>47</sup>. Dans le cas d'Euloge, le regret exprimé est d'un ordre un peu différent. Il aurait souhaité l'usage d'une langue plus savante, plus complexe, en somme quelque chose du *stylus scholasticus*.

### *Préférence pour le style fleuri*

Euloge a donc le goût d'une production littéraire plus distinguée encore que celle qu'avait requise Alcuin, et nettement plus difficile que celle dont Grégoire avait donné l'exemple dans ses *Dialogues*. Le pape s'était résolu à trier un peu son vocabulaire, mais il avait respecté l'esprit du *sermo simplex*<sup>48</sup>. Le style du moine de Jérusalem demeurait sans doute assez fidèle à ce dernier. Euloge sait très bien discerner le rythme si particulier, linéaire et clair, qui le caractérise. Quand, en effet, un peu à contre-cœur, il démarque le récit qu'il a sous les yeux, son écriture se détend en une expression élémentaire<sup>49</sup>. Mais lorsqu'il reprend le récit lui-même, la simplicité évangélique - au sens propre et stylistique - et le phrasé roman, qui se devinaient dans le latin de Georges, disparaissent devant un retour brusque aux coquetteries d'un style plus que soigné<sup>50</sup>.

---

46. En soi, l'expression *brevis stylus* désigne la concision. Celle-ci peut aussi bien se référer à la langue parlée qu'à la langue écrite. Mais nous avons constaté que les préfaces des *Vies* associent assez souvent la notion de brièveté à celle de simplicité, à tel point que nous supposons que, parfois, il faudrait comprendre une nuance péjorative sous une telle désignation. Remarquons qu'ici l'adverbe *satis* correspond au comparatif d'*incultior*.

47. Cf. *supra*, chap. VII, p. 000.

48. Cf. *supra*, chap. III, p. 000.

49. En voici quelques exemples : "Pergens autem de Corduba ad Tabannense coenobium (2, 10, 20)" ; "Apparuit mihi in uisione noctis (2, 10, 26)" ; "Mane autem facto descendimus ambo in ciuitatem ad uirum suum Aurelium (*ib.*)" ; "Scimus, frater carissime, quia Dominus te misit ad nos (*ib.*)" ; "Post haec uadit dominus Aurelius filios uisitare (2, 10, 27)".

50. La narration est faite directement par Euloge à partir du paragraphe vingt-huit. Voici ce que devient alors une expression comme *mane autem facto* : "Ipso postea die, quo se beatus Aurelius nouerat comprehendi, priusquam aurorae crepusculum respiraret (2, 10, 28)". De telles expressions rappellent la poésie aulique, telle qu'elle a fleuri sous la plume d'un autre mozarabe "émigré", Théodulphe ; à travers elles se révèlent des influences, directes ou indirectes, de la poésie classique.

*Paradoxes stylistiques chez Alvare*

Non seulement Alvare partage les goûts de son ami, mais il aggrave ses exigences stylistiques à un point tel qu'il transforme parfois ses textes en logogriphes. Tout d'abord, le lieu commun sur la rusticité de sa culture et de son style surabonde dans toutes ses oeuvres. Il s'apprête à donner des indications, "même à la manière d'un illettré<sup>51</sup>". Il déplore que ses lettres "soient composées en une langue inculte, et achevées sans que leur texte ait été poli<sup>52</sup>". Son discours, proclame-t-il encore, "n'exhale aucun parfum de sel attique, mais il s'écoule en un langage populaire, et pour ainsi dire, commun<sup>53</sup>". Il prie le lecteur, au cas où son texte serait jugé incorrect, "d'y laisser sans changement les défauts<sup>54</sup>". La lecture de l'oeuvre dément de tels scrupules : à ces affirmations et à ces avertissements ne correspond aucune réalité ; du moins voulue, car s'il y a des moments où le texte d'Alvare présente d'incontestables écarts par rapport à une latinité de bon aloi<sup>55</sup>, tout son effort tend à présenter à ses correspondants une prose savante, qui rappelle par sa complexité les recherches d'un Sidoine Apollinaire, et le maniérisme touffu d'un Aldhelm de Malmesbury<sup>56</sup>. Enfin, rapprocher la langue dans laquelle il écrit de celle que parle le peuple de Cordoue au IX<sup>e</sup> siècle est certainement le comble de la coquetterie, sinon

---

51. ALB., *ep.*, 5, 7 : "Et quae sint, uel qualia quae de illa me identidem mouent, licet rustice indagabo".

52. *Ep.*, 9, 1 : "Hos inertiae meae contiguos apices inculto sermone digestos et impolito textu confectos".

53. *Ep.*, 14, 2 : "Nec diploide nostra bifario coloratur assertio uel sale attico huiusce redolet dictionis oratio sed plebeio et, ut ita dicam, communi currit eloquio".

54. ALB., *Indic. lum.*, 20, (PL, t. 115, c. 534 C) : "Sermonum uero uitia tota oro intemerata relinquunt".

55. Cela a été montré par le spécialiste de cette latinité, J. GIL, *Apuntes sobre la morfología de Alvaro de Córdoba*, in *Habis*, t. 2, 1971, p. 199-206. On verra sur la langue des hymnes et ses particularités les remarques de B. THORSBERG, *Etudes sur l'hymnologie mozarabe*, notamment p. 101 sqq.

56. Sidoine jouit d'une maîtrise de ce latin savant qui fait bien défaut à Alvare. P. RICHE, *Ecoles et enseignements*, p. 84, est trop indulgent quand il écrit qu'Alvare "écrit un latin un peu recherché". Le jugement de J. GIL, *Apuntes*, p. 206, est plus exact en résumant son impression sur la langue écrite par Alvare par ces mots : "pomposa gala de erudición gramatical". L'influence directe d'auteurs insulaires comme Aldhelm sur le style d'Alvare est d'autant plus probable qu'Euloge avait rapporté récemment de son voyage en Navarre une copie de ses oeuvres (cf. J. FONTAINE, *Mozarabie hispanique*, p. 26).



de l'antiphrase<sup>57</sup>. Celle-ci, par son excès, montre tout de même que l'attitude théorique - les préjugés, en somme - de notre écrivain n'est pas plus adaptée à la réalité sociolinguistique de son milieu et de son temps qu'à sa propre pratique de la langue et du style.

### *Condamnation du savoir profane*

Car, malgré ses prétendus regrets, Alvare affirme par ailleurs que ce défaut de grammaticalité constitue une vertu chrétienne. Il déclare à plusieurs reprises la guerre à Donat, à la grammaire et à la culture classique : c'est le sujet du débat courtois, mais animé, qui l'oppose à Jean de Séville<sup>58</sup>. Celui-ci avait adopté une attitude en quelque sorte isidorienne : il était demeuré ouvertement favorable à l'usage chrétien de la culture antique, savante et païenne ; c'était un acte de fidélité à une tradition héritée du *De doctrina christiana*<sup>59</sup>. Or, Alvare énonce un choix dont le rigorisme rétrograde surprend : il dénie toute valeur, même utilitaire, à l'héritage classique et il écrit proprement un éloge de l'inculture<sup>60</sup> : "Je ne vais pas te prendre à partie, menace-t-il Jean, par des paroles, mais à coups de bâton, ni au moyen de phrases raffinées grâce à l'art de Donat,

---

57. Nous retrouvons là encore une fois la règle qui remonte à Quintilien sur la fidélité à l'usage ; elle s'est transmise aux grammairiens tardifs pour aboutir à l'enseignement d'Isidore (cf. *supra*, ch. II, p.000). La notion d'usage a toujours été ambiguë (voyez encore les remarques de Vaugelas et de Malherbe). L'excès même des proclamations d'Alvare achève de faire glisser sa théorie dans l'irréalisme le plus complet. A tel point que la règle qu'il convient pour nous de suivre est celle-ci : plus Alvare proclame sa fidélité à l'usage commun et plus il le renie. J. GIL, *Apuntes*, p. 206, parle avec justesse de "horror al vulgarismo".

58. Les textes sont dans J. GIL, *CSM*, lettres 1 à 8 entre Alvare et Jean de Séville, échangées avant la persécution. Sur la nature et la portée de cette controverse ; cf. J. FONTAINE, *La literatura mozárabe*, chap. 2, notamment p. 115, où se trouve un rapprochement justifié avec les contradictions de Jérôme. Mais celles qui divisent la pensée d'Alvare sur ces questions nous semblent si aggravées que la théorie et la pratique de l'auteur perdent toute cohérence ; en outre, le latin de Jérôme n'est jamais contourné (ni fautif) jusqu'à donner une pénible impression de galimatias.

59. Sur ces questions, cf. *supra*, chap. II, p. 000 et IV, p. 000 ; pour le relais isidorien, J. FONTAINE, *Isidore de Séville*, p. 1153 sqq.

60. La controverse aurait-elle été une conséquence du voyage d'Euloge en Navarre, d'où ce dernier avait ramené une moisson de textes profanes (et notamment l'*Enéide*) ? Entre Séville, où se perpétuait le souvenir d'Isidore, et Tolède qui n'avait pas oublié le prestige du royaume wisigothique et l'éclat de ses derniers évêques, l'attitude rigoriste de notre auteur ressemble à une sorte de recherche de sa propre identité. Grâce à Alvare, Cordoue prend figure et rang entre la cité du Nord et celle du Sud.

mais en te frappant avec des troncs nouveaux<sup>61</sup>". L'utilité des arts libéraux profanes était, selon Jean, de rendre l'écriture plus intelligible dans ses passages les plus difficiles. Sa théorie est très proche de celle que soutenait l'*Epistula de litteris colendis*. Faut-il y voir un écho de la réforme carolingienne<sup>62</sup> ? C'est très vraisemblable. Mais, de toute façon, l'enjeu du débat et les données historiques et religieuses qui le nourrissent conduisent chaque fois à un partage d'arguments sur le même mode : faut-il parler comme les pêcheurs ou comme les docteurs ?

Alvare choisit en principe le camp de l'humilité intransigeante : "C'est pourquoi, puisque ton abondance verbale a paru s'exprimer à la manière éloquente des orateurs et que tu as fait appel aux fleuves de la science pour combattre l'ignorance de notre modeste personne, j'éviterai d'être l'esclave des cas en hyperbate, en déroulant le tissu de ma défense avec une brièveté succincte<sup>63</sup>". Cette référence aux recherches stylistiques de Jean n'est pas unique. Comme l'évêque tardait à répondre à une de ses lettres, Alvare lui demanda s'il "avait perdu sa langue de savant", en ces termes : "La faconde pleine d'esprit des rhéteurs ou les ronciers contournés, que, moi, je connais, des dialecticiens te font-ils par hasard défaut<sup>64</sup> ?". Alvare souligne la simplicité du Christ et stigmatise les complications de Donat. Ce laïc montre un christianisme plus rigoriste que celui de l'évêque Jean et même de son ami Euloge.

#### *Détachement de la réalité linguistique commune*

Regretter la rusticité de son propre style ; proclamer la

---

61. ALB., ep., 2, 1 : "Iam te non uerbis deuaccabo, sed fustibus, nec sententiis per artem Donati politis, sed nodosis arborum truncis".

62. Sur celle-ci, cf. *supra*, chap. VII, p. 000 et, outre l'article sur la question de J. Fontaine (*Mozarabie hispanique*), P. RICHE, *Ecoles et enseignement*, p. 114-118, et p. 234-235, qui a analysé le débat dans lequel se sont opposés les lettrés carolingiens à propos de la légitimité d'études qui ne soient pas purement religieuses. La controverse entre Jean et Alvare s'inscrit donc très bien dans cette atmosphère de reconquête culturelle marquée de quelques remords. L'on voit combien il est peu probable que les effets de la réforme et de la Renaissance carolingiennes ne se soient faits sentir avec force en Espagne qu'au XI<sup>e</sup> siècle, comme le soutient R. Wright (*Late latin*).

63. ALB., ep., 4, 1 : "Vnde, quia prolixa facundia oratorum more retoricari est uisa, et contra tenuitatis nostrae inscitiam magna doctorum usus es flumina, nec iperbatonicis casibus seruiam, et quae cupio non expediam, sed inuoluam, breuiter ac succincte defensionis meae ordiar telam". On voit là également que l'adverbe *breuiter* (comme *succincter*), du fait qu'il est employé par Alvare pour désigner un style qui s'oppose à un registre de langue savant et compliqué, signifie un style non pas "bref", mais "simple".

64. *Ib.*: "Numquid deest tibi retorum faceta facundia, aut dialecticorum, quam ego noui, spineta contorta ?".

supériorité de la rusticité sur le respect des normes grammaticales : les choix théoriques d'Alvare ne sont pas compatibles. Leur exclusion réciproque n'est pas le produit d'une illusion du lecteur moderne. L'importance des assertions d'inculture d'une part et celle des exigences de simplicité d'autre part, sont également manifestes. Si l'une des deux avait été énoncée avec moins de vigueur que l'autre, si, en somme, il avait existé une hiérarchie entre elles, Alvare n'aurait pas donné cette impression de paradoxe et de contradiction. Dans sa diatribe contre le purisme grammatical, Alvare cite Augustin : "L'homme, à la recherche zélée de cette clarté, laissera parfois de côté les mots les plus distingués<sup>65</sup>". Il copie ensuite le texte célèbre où Augustin affirmait qu'entre une expression correcte, mais peu intelligible par la foule et une expression claire pour celle-ci, mais incorrecte, l'orateur chrétien a le devoir de choisir le second terme de l'alternative<sup>66</sup>. Alvare s'écrie alors : "Tu vois, mon cher, que les docteurs n'ont eu cure des fautes de grammaire dans leurs textes, lorsque le sens était assuré<sup>67</sup>".

Nous attendrions après une telle déclaration l'apparition du *sermo piscatorius* sous la plume d'Alvare, notamment dans le cas d'une *Vita* destinée en principe à instruire la masse des Cordouans chrétiens ; or, c'est le contraire qui advient. Alvare déplore en effet en des termes inattendus le style dans lequel il a écrit la *Vie* de son ami Euloge : "Puisque nous avons raconté la lutte de notre docteur et martyr en un style sans hauteur ni soin... Quant à moi, mon cher Euloge, j'ai illustré de mon mieux la mémoire de ton nom... : j'ai consacré ton souvenir avec des paroles qui, pour n'avoir pas été très raffinées, ont la transparence dont mes efforts ont été capables<sup>68</sup>". Une nouvelle fois, l'auteur cherche ainsi à excuser la simplicité de son style, alors qu'elle devrait être, selon la logique de sa doctrine, l'illustration pratique de ses exigences théoriques. La contradiction est un héritage : le débat remonte au temps des Pères des III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècles. Mais c'est la première fois qu'elle revêt en Occident, depuis la chute de l'Empire, un aspect presque caricatural, tant sont lourdement soulignés les différents traits qui, contradictoires dans

---

65. *Ep.*, 4, 20 : "Cuius euidetiaie diligens appetitor aliquando negleget uerba cultiora".

66. *AvG.*, *De doct. christ.*, 4, 9-10, 23-24. Cf. *supra*, chap. II, p. 000.

67. *ALB.*, *ep.*, 4, 20 : "Vides, o eximie, non curasse doctores in uerbis grammatica uitia, quando in sensibus et profectibus tuta esset sententia".

68. *ALB.*, *Vita Eulogii* : "18. At nunc, quia sermone pedestri et inculta oratione agonem doctoris explicauimus nostri et martiris... 19. Ego autem, mi dulcis Eulogie, memoriam nominis tui, quantum potui illustraui... etsi non enucleatissimis sermonibus, tamen euidetissimis, quibus ualui, nisibus, dedicaui...". On notera l'ambiguïté de l'expression *euidetissimis sermonibus*. On pourrait y voir un écho des recommandations d'Augustin sur la primauté de la clarté. Il n'en est rien, en fait, dans la pratique, car l'évidence en question est celle des savants.

la théorie, se fondaient jusqu'alors dans une pratique cohérente. Il en est résulté que l'exercice intellectuel auquel se livre Alvare paraît très éloigné des réalités, pourtant en principe si essentielles, de la communication verticale<sup>69</sup>.

### *Inculture et hérésie à Malaga*

Ces antinomies sont absentes de l'*Apologeticus*, que l'abbé Samson écrivit pour se défendre des violentes attaques dont il fut l'objet lors d'une querelle christologique, de la part de l'évêque Hostégise de Malaga<sup>70</sup>. Les allusions à la rusticité prétendue et les excuses feintes pour une inculture imaginaire ont ici disparu. Car les exercices intellectuels auxquels se livraient les lettrés cordouans ont laissé la place à un opiniâtre combat d'idées. Il s'agit, pour Samson, de défendre la doctrine orthodoxe, mais aussi, peut-être, de préserver sa liberté, sinon de sauver sa vie ; car il risque d'être inculpé d'hérésie.

L'évêque de Malaga jouit de très bonnes relations avec le comte Servandus, haut responsable des mozarabes de Cordoue<sup>71</sup>. Sans doute, Samson, de son côté, a-t-il été traducteur à la cour et dispose-t-il donc aussi de quelques appuis<sup>72</sup>. Mais sa mise en accusation ne pouvait

---

69. Nous aurions beaucoup de mal à nous convaincre que la querelle avec Jean de Séville ne relève que d'un simple jeu littéraire : Alvare et Euloge se sont engagés dans un combat qui met toute leur existence en cause. L'excès de sérieux qui les conduira au sacrifice nous semble exclure que leurs réflexions soient le fruit d'une légèreté de salon. Un auteur maniéré et précieux comme Sidoine Apollinaire s'était parfois amusé à soutenir quelques paradoxes : mais ceux-ci émaillaient son oeuvre, au lieu d'en représenter une partie constitutive. D'ailleurs, quand il se montrait tout à fait sérieux, c'était pour faire l'éloge de la culture savante et du latin recherché : là, sa théorie et sa pratique se rejoignaient sans faille. Un savant, comme Alcuin, partisan d'un retour aux normes grammaticales, s'est abstenu de faire l'éloge d'une expression écrite ou orale incorrecte. Et quand il lui est arrivé de se livrer au jeu de la dépréciation personnelle, il ne l'a pas fait dans les oeuvres destinées au grand public, mais a réservé les allusions à sa rusticité à des entretiens privés avec des lettrés de son niveau.

70. Sur Samson, M. MANITIUS, *Geschichte*, p. 429-430 ; F.J. SIMONET, *Historia*, p. 492 sqq. ; P.B. GAMS, *Die Kirchengeschichte von Spanien*, t. 2, 2, p. 318-333. Hostégise était un prosélyte de l'hérésie des anthropomorphites. Cette secte proposait une représentation d'un Dieu à corps humain, habitant au fond des cieux. Cette croyance serait due, d'après P.B. Gams (p. 318), à l'influence de l'Islam. Elle correspondait sûrement à un désir de rapprochement, sinon de compromis théologique, avec les enseignements du Coran.

71. E. LEVI-PROVENÇAL, t. 1, p. 371, retrace la carrière de ce Servandus qui ne songeait qu'"à plaire à la cour".

72. SAM., *Apol.*, 2, *Praef.*, 9 : "Et ut mea oratio retrogradet paululum, dum epistulae regis Hispaniae ad regem Francorum essent

qu'être périlleuse, au moment où l'agitation religieuse des chrétiens venait tout juste de s'apaiser, à la suite de l'exécution d'Euloge. L'émir ne pouvait laisser se développer un nouveau mouvement "contestataire" à l'intérieur même de la chrétienté, comme l'avait été à ses yeux la résistance offensive des années passées. Le danger était réel, et l'apologie de l'abbé un véritable plaidoyer.

Cette fois, on assiste donc à l'apparition, sans ambages, d'une théorie qui lie la correction de la langue à l'orthodoxie de la foi. Le texte de Samson offre une diatribe tant sur le fond (le *credo* suspect d'Hostégise) que sur la forme, l'incorrection grammaticale de l'adversaire est mise en accusation tandis que la nécessité de rectifier les opinions de l'hérétique est évidente : "La forêt des vices de ce centaure hennissant (on ne peut dire qu'il parle - j'ai montré rapidement qu'il ne sait rien) a poussé des rameaux très vastes et s'est emmêlée dans de très puissants ronciars à ce que je vois. De la sorte, il faudrait vraiment être libre de son temps pour attaquer avec les hoyaux de la science toutes les racines de ses erreurs (elles ne requièrent pas un mince effort) ou pour renverser ses armes avec le trident de l'éloquence savante : la sienne à l'évidence accumule tellement de barbarismes, solécismes, aciologies, métaplasmes, macrologies, amphibolies et toutes les fautes qui jurent avec une orthographe et une expression correctes qu'elle heurte de toute manière les oreilles des savants, et qu'elle émet des sons dignes d'une bête plus que d'un homme<sup>73</sup>".

#### *Eloge du sermo urbanus*

Nous regarderons de plus près, ultérieurement, la nature des fautes de langue incriminées. Mais il apparaît dès l'abord que les déclarations de Samson en font bien le successeur spirituel et culturel d'Alvare. Tout ce qui dans la langue d'Hostégise échappe à la norme de la tradition grammaticale la plus rigoureuse est énergiquement rejeté<sup>74</sup>. L'abbé fait appel aux connaissances des doctes (*scholasticis*

---

sub era DCCCIa dirigendae, appellatus ex regio decreto ego ipse, quatenus, ut pridem facere consueueram, ex Caldaeo sermone in Latinum eloquium ipsas epistolas deberem transferre, adfui et feci". Samson était donc réputé pour sa connaissance de l'arabe, pour sa science en latin et pour son honnêteté. D'après P.B. Gams (*Die Kirchengeschichte*, p. 331), il serait né vers 810.

73. SAM., *Apol.*, 2, 8, 1 : "Igitur quia siluam uitiorum huius murmurantis potius quam loquentis Centauri, quem utique sub breui textu sermonum nil scire monstraui, in tantis ramis cerno creuisse tantisque uepribus inligatam atque contextam esse, ut ualde otiosum sit omnes radices errorum, quae non parua expetunt opera, scolasticis rastris insequi aut tridenti urbanae eloquentiae arma euertere, quam sic constat barbarismis, solecismis, aciologiis, metaplasms, macrologiis, amphiboliis uel omnibus uitiis recte scriptionis ac dictionis contrariis constipatam, ut doctas nihilominus aures offendat et bestialem potius quam humanum sonum exprimat".

74. La comparaison de la parole de Hostégise avec des cris inarticulés marque ce rejet. On retrouve là un thème qui remonte à

rastris) et à l'éloquence la plus puriste (*urbana eloquentia*). Ce dernier terme suppose la négation d'une prédication qui ferait sa part au *sermo rusticus*. Un tel concept stylistique, qui se devine ici par défaut, est d'ailleurs exprimé directement un peu plus loin : "Et je n'ai certes pas envie de critiquer en détail son expression d'illettré<sup>75</sup>". Par conséquent, l'oeuvre de Samson est, comme celle d'Euloge ou d'Alvare, très attachée à la pureté du langage considéré sous son aspect le plus conservateur. La recherche d'une norme stylistique plus exigeante qu'au siècle précédent est manifeste. Les allégations de rusticité n'appellent, de la part des destinataires des lettres ou des dédicataires des oeuvres, que des compliments sur leur érudition. Lorsqu'Alvare félicite Euloge pour son *Documentum martyriale*, il lui adresse une lettre où l'éloge du fond, mais surtout de la forme, devient hyperbolique : "Tout ton ouvrage a été composé avec l'éloquence et l'éclat qui relèvent de l'orateur, que dis-je ?, de l'érudition des savants ; l'éducation tant humaine que divine l'a conduit à sa perfection : il n'a donc pas besoin d'être tiré au clair, mais requiert plutôt des louanges, et il ne se remet pas à ses lecteurs pour être tiré au clair, au cas où leur manque de connaissances les mettrait en difficulté, mais il se répand dans des coeurs dignes d'éloges royaux et qui se haussent sur les cothurnes que vaut l'éloge de la vertu, pour être porté aux nues en une vaste clameur<sup>76</sup>". Les compliments d'Alvare ressemblent au style qu'il loue.

---

l'Antiquité : la parole sépare l'homme de la bête. La maxime est ici transformée. Pour les Grecs - dont Isocrate a résumé les thèses - l'éloquence faisait la différence entre un homme cultivé et un barbare. Sous la plume de Samson, les vacillations de la science ramènent l'individu qui en est responsable au-dessous du barbare. Cette dichotomie violente caractérise une nouvelle pensée, très médiévale, qui voulait que les lettrés fussent distingués des laïcs autant que les hommes des bêtes : *Quantum a beluis homines, tantum distant laicis litterati* (Cité par H. GRUNDMANN, *Litteratus/ Illitteratus*, p. 52 - Le texte est dans PL, t. 196, c. 1651). Ce sont les clercs qui cherchaient alors à préserver leur supériorité intellectuelle sur la nouvelle culture écrite romane. Par là, le monde de la latinité se démarquera de celui de la vulgarité (au sens étymologique), qui avait pourtant accédé à l'écrit. Le texte de Samson est un jalon de cette évolution.

75. SAM., *Apol.*, 2, 7, 5 : "Nec iam libet eius rusticitatem ad singula reprehendere".

76. ALB., *Ep. praeuia Eulogio* (in *Mem. Sanct.*, CSM, p. 460) : "Eloquenter namque atque splendide oratorum more, immo scholastica eruditione totum opus digestum et humana pariter ac diuina instructione perfectum non discussione indiget, sed potius laudari inquiri, nec egestate laborantibus scientiae se ipsum discutiendum committit, sed in corda infularum praeconiis digna et uirtutum laude cothurnata, alto se extollendum boatu infundit". L'allusion aux *praeconiis infularum* est peut-être empruntée à l'épithète composée par Eugène de Tolède en l'honneur du roi Chindaswinth (EVG. TOL., *Carm.*, 25, 19, in *MGH, AA*, t. 14). Sur ce poème, cf. J. FONTAINE, *Isidore*, p. 880-882. L'expression *laude cothurnata* rappelle le fameux "cothurne gaulois", image avec laquelle Jérôme qualifiait le style d'Hilaire de Poitiers. Cf. Dom P. ANTIN, *Recueil sur saint Jérôme*, Bruxelles,

La fin du texte est incertaine, car les manuscrits sont altérés, mais le sens général ne fait pas difficulté. Le *Documentum* est une oeuvre d'art autant qu'une déclaration de foi, c'est-à-dire une création savante digne des applaudissements d'un théâtre et de l'éclat d'une liturgie aulique. Les choix théoriques de nos auteurs ne sont donc pas très cohérents, en ce qui touche aux qualités requises d'un pasteur désireux de bien instruire son troupeau. Quoique par principe récusé par ailleurs, le goût du beau style et des belles lettres l'emporte. Ce phénomène est-il dû à une impression fautive qui aurait été engendrée par un choix trop arbitraire de citations ? Il convient, pour s'en rendre compte, de procéder maintenant à quelques relevés précis.

### III - UNE PRATIQUE DU REPLI STYLISTIQUE

L'évolution indiquée et la contradiction décelée ne se contentent pas d'affleurer sporadiquement dans ces textes. Elles s'y déploient si bien qu'elles créent une sorte de structure. Sa présence indique que nous assistons à un repli général de l'expression, traduit par un goût exagéré de la langue savante, et par un refus de la voie moyenne autrefois proposé comme modèle pastoral par Isidore. Voyons d'abord un certain nombre d'occurrences. Leur énumération met en lumière l'existence d'une qualification uniquement bipolaire. Deux styles, en effet, sont déterminés et opposés. Pour reprendre les propres termes de nos auteurs, et pour conserver la terminologie que nous avons rencontrée jusqu'à ce point de notre étude, l'un sera appelé *sermo rusticus* et l'autre *sermo urbanus*<sup>77</sup>. Il n'est question, là, que de registres stylistiques diversifiés ou de niveaux de langue hiérarchisés et non d'idiomes distincts. Comme il s'agit de vocabulaire, nous citons le mot original avant de le faire suivre d'un essai de traduction.

---

1968, p. 251-258, *Hilarius Gallico cothurno attollitur* (HIER., ep., 58, 10).

77. Les deux dénominations latines correspondent en fait à deux concepts qu'elles ne désignent qu'imparfaitement. Elles n'en couvrent pas en effet exactement ni toute la définition, ni toute l'extension. Une autre approximation aurait pu être de recourir à la terminologie proposée par P. BEC, *La lyrique française du Moyen-Age, Contribution à une typologie des genres poétiques médiévaux*, t. 1, *Etudes*, Paris, 1977, p. 30 sqq. et p. 124 sqq. Ce médiéviste distingue entre genre aristocratissant et genre popularisant dans les poèmes lyriques du Moyen Age : ces désignations signifient que les auteurs des poèmes cherchent à se conformer à un certain nombre de critères propres à l'une ou à l'autre catégorie. On aurait ainsi désigné le *sermo rusticus* par "style vulgarisant" et le *sermo urbanus* par "style grammatisant" ou "grammaticalisant".

*Le sermo rusticus chez Alvare*

Nous regarderons d'abord les dénominations du registre que nous avons désigné sous le concept de *sermo rusticus*, en suivant l'ordre de leur apparition dans l'édition du *CSM*<sup>78</sup>.

---

78. L'étendue du *corpus* étudié est assez bref pour qu'une énumération complète soit possible. Il n'a pas paru souhaitable de regrouper alphabétiquement les occurrences, car cela nous aurait amené à multiplier artificiellement les citations, étant donné que les désignations se font souvent à l'aide de plusieurs mots (ex.: *plebeio et communi eloquio*).



TERMES	TRADUCTION	REF.
<i>rustice</i>	comme un illettré	<i>ep.</i> , 5, 7
<i>inculto sermone</i> <i>impolito textu</i> <i>rusticitatis nostrae</i>	en langue inculte en un texte mal limé notre état d'illettré	<i>ep.</i> , 9, 1
<i>simplicium</i> et <i>pluralium uoces</i> <i>plebeio et communi</i> <i>eloquio</i>	les voix des simples, les plus nombreux en une parole populaire et commune	<i>ep.</i> , 14, 2
<i>rusticitas quae mihi</i> <i>uernula haeret</i> <i>incultae linguae</i>	ma langue d'illettré sans culture	<i>Indic.</i> <i>lum.</i> , 20
<i>sermonum uitia tota</i>	tous les défauts de la parole	<i>Indic.</i> <i>lum.</i> , 20 <i>ep.</i> , 1, 2
<i>simplicitatem Christi</i>	l'expression naturelle du Christ	<i>ep.</i> , 2, 1
<i>nodosis arborum</i> <i>truncis</i>	avec une expression faite de troncs nouveaux	<i>ep.</i> , 4, 1
<i>breuiter ac succincte</i>	avec une concision sommaire	<i>ep.</i> , 4, 9
<i>ignarum Artis Donati</i>	l'ignorance du beau latin	<i>ep.</i> , 4, 20
<i>grammatica uitia</i>	les fautes de grammaire	<i>Indic.</i> <i>lum.</i> , 20
<i>incondito eloquio</i> <i>incomposita dictio</i> <i>non uenuste</i> <i>rusticitas fructuosa</i>	en une parole sans apprêt sans grâce expression d'illettré inexpérience sans grâce défauts de parole	
<i>imperitia non uenusta</i> <i>sermonum uitia</i> <i>rusticanorum sequipedi</i>	imitateurs des illettrés	

Le sermo rusticus chez  
Euloge

<i>inculta materies</i>	un matériau inculte	<i>Memo.</i> , <i>ep. ad</i> <i>Alb.</i>
<i>rusticano sermone</i>	en langage d'illettré	<i>ib.</i> , 1, 2
<i>puorem inculti eloquii</i>	la honte d'une expression inculte	<i>ib.</i> , 1, 4
<i>simpliciter pura simplicitate</i>	avec naturel d'une manière purement naturelle	<i>ib.</i> , 2, 8, 1,
<i>incultior sermo</i>	une langue trop inculte	<i>ib.</i> , 2, 10, 24
<i>breui satis stylo</i>	en style très concis	<i>ib.</i> , 2, 10, 25
<i>abiecto satis stylo simplex oratio</i>	en style simpliste langage naturel	<i>Doc.</i> <i>Mar.</i> <i>Praef.</i>
<i>uerbis simplicibus</i>	avec des mots courants	<i>ib.</i> , 25
<i>fastidium impolitae orationis</i>	le mépris pour l'ennui d'un langage non limé	<i>ep.</i> , 3

Avant de passer à l'autre catégorie d'expression, il convient de souligner d'abord que la liste que nous donnons comprend les trois-quarts des occurrences désignant les registres en question. Il se rencontre, en effet, dans les textes des termes et des périphrases qui sont à la lisière des dénominations considérées et qui pourraient donc être ajoutées. Mais ces compléments ne changeraient ni la nature, ni la portée des données. Ensuite, la présence de deux dénominations peut paraître surprenante : *simplicitatem Christi*, et *nodosis arborum truncis* (chez Alvare). Mais l'équivalence entre les mots *simplicitatem Christi* et la référence au style rustique est donnée par divers passages ; quant aux "troncs noueux", ils correspondent à l'état sauvage de l'expression, telle que l'avait définie Samson à propos d'Hostégise<sup>79</sup>. Enfin, nous laissons de côté le vocabulaire

79. Dans le même texte où apparaît la *simplicitatem Christi*, Alvare déclare : "Rusticitas autem fructuosa et imperitia in sacris extollendis mysteriis non uenusta, non caeno infidelitatis et salebris uoraginibus sordida turgit, sed humilitate et ueritatis decore per se specifice fulgit". L'enchaînement est : *rusticitas = imperitia*

employé par Samson, car l'essentiel de celui-ci se présente dans un document que nous aurons à analyser.

*Le sermo urbanus chez Alvare*

Considérons les dénominations qui désignent tous les modes d'expression opposés aux précédents, que nous avons groupés sous la dénomination *sermo urbanus*. Nous commençons par Alvare.

---

= *simplicitas*. La référence à Samson est donnée *supra*, n. 70.

TERMES	TRADUCTION	REF.
<i>uerborum faleratorum fasces</i>	faisceaux de paroles parées de phalères	<i>ep.</i> , 14, 2
<i>nec sale attico redolet huiusce dictionis oratio - rhetoricum sermonem</i>	le texte de notre propos ne sent pas le sel attique - langage d'orateur	<i>Ind.</i> <i>lum.</i> , 23
<i>uerborum compositionibus deseruere Artem Donati</i>	se faire l'esclave des arrangements de mots l'Art de Donat	<i>ep.</i> , 1, 2
<i>sententiis per Artem Donati politis</i>	énoncés limés grâce à l'Art de Donat	<i>ib.</i> , 2, 1
<i>rhetorum faceta facundia dialecticorum spineta contorta</i>	faconde élégante des orateurs ronciers tordus des logiciens	<i>ib.</i>
<i>per Artem liberalem Donati</i>	grâce à l'Art de Donat	<i>ib.</i> , 3, 5
<i>prolixa facundia oratorum iperbaticis casibus seruire</i>	faconde bavarde des orateurs obéir aux cas disjoints	<i>ib.</i> , 4, 1
<i>uerba cultiora</i>	expression savante	<i>ib.</i> , 4, 20
<i>latini eloquii fluuium</i>	fleuve de l'éloquence latine	<i>ib.</i> , 5, 1
<i>sale attico et prosatico lepore</i>	beauté piquante d'une prose atticisante	<i>Vita Eu.</i>
<i>eloquentiae splendore adcurationem coruscam</i>	splendeur de l'éloquence l'élaboration d'une	<i>Ind.</i> <i>lum.</i> 20

prosae		prose chatoyante	
Tulliani fontis redundans oratio		le discours débordant de la source cicéronienne	<i>Mem.</i> <i>San.</i> <i>Res.</i>
uenustatem sermonis humani		beauté d'une parole humaine	<i>Alb.</i> <i>ad Eul.</i>
lacteus Liuii amnis		le fleuve laiteux de Tite-Live	
diues Ciceronis eloquium		la riche éloquence de Cicéron	
 <i>Le sermo urbanus chez EulogeLe sermo urbanus chez Euloge</i>			
uenustatem leporemque liberalis studii		beauté pleine de grâce de l'éducation savante	<i>Mem.</i> <i>San.</i> 1,4
tonantem musarum turgidam pompam		la pompe enflée et tonitruante des Muses	<i>ib.</i> , 2,8,1
non facundiae lepori seruiamus, non tonantibus euphoniis uerborum seruiamus		ne soyons pas au service des grâces de l'éloquence, ni d'une harmonie verbale tonitruante	<i>Doc.</i> <i>mar.</i> <i>ep.Alb.</i> <i>Eulogio</i>
eloquenter atque splendide oratorum more		avec une éloquence et une splendeur dignes d'un orateur	<i>ib.</i> , <i>Praef.</i>
facundiae nitore		éclat de l'éloquence	
leporem uenusti sermonis		beauté d'une langue gracieuse	

*Classement des dénominations*

Quels enseignements peut-on tirer de cette énumération ? Afin d'en faciliter l'interprétation, nous avons procédé à quelques

croisements, en classant simplement les expressions relevées par substantifs, puis par adjectifs. Cette fois, les termes employés par l'abbé Samson ont été inclus dans le relevé : ils s'y intègrent sans détoner<sup>80</sup>.

*Registre du sermo rusticus*

A - PAR SUBSTANTIFS

- \*\* BARBARIES - *inculta barbaries eloquii*
- \*\* ELOQUIUM - *commune*  
- *inconditum*
- \*\* IMPERITIA - *non uenusta*
- \*\* LINGUA- *inculta*  
- *inerudita*
- \*\* ORATIO- *inculta (2)*  
- *impolita (2)*  
- *simplex (2)*
- \*\* RUSTICITAS - *<< (2)*  
- *mea, nostra, eius*  
- *fructuosa*
- \*\* SERMO - *incultus, incultior*  
- *pedester*  
- *rusticanus*
- \*\* STYLUS- *(satis) brevis*  
- *abiectus satis*
- \*\* TEXTUS- *impolitus*

Les dernières occurrences sont uniques et ne permettent donc pas de regroupement<sup>81</sup>. Notre seconde opération de croisement des

---

80. La présentation de ces dénominations chez Samson se trouve *infra*, p. 000.

81. Nous en donnons l'énumération simple, dont la lecture enrichira, malgré tout, notre enquête ; la liste est dressée dans l'ordre d'apparition des références au sein des oeuvres étudiées (y compris celles de l'abbé Samson) : \* *sententiis nodosis arborum politis* ; \* *ignarum huius Donati artis* ; \* *rusticanorum sequipedi* ; \* *fidelibus simplicem ueritatem insinuare* ; \* *ueritatem pura simplicitate digestam* ; \* *omnibus uitiis recte scriptionis ac dictionis contrariis constipatam* ; \* *bestialem sonum* ; \* *qui nescit quae praepositio cui debeat casui deseruire* ; \* *contra latininitatis regulas exarata* ; \* *inculta conscribere* ; \* *ordine syllabarum indoctum nec tempore uerborum doctum* ; \* *barbarum* ; *mutationes casuum insolitas* ;

données se fera à partir des adjectifs.

B - PAR ADJECTIFS

- \*\* INCOMPOSITA - *dictio*
- \*\* INCONDITVM - *eloquium*
- \*\* INCULTA / - VS,/- VM - *barbaries*  
- *conscribere*  
- *eloquium*  
- *lingua*  
- *materies*  
- *sermo (2)*
- \*\* IMPOLITVS /-A - *oratio*  
- *textus*
- \*\* RVSTICE - *indagare*  
RVSTICANVS - *sermo (2)*
- \*\* SIMPLEX - *oratio*  
- *uerbum*  
- *uox*

Quelques autres adjectifs n'apparaissent qu'une fois (*abiectus*, *breuis stylus*). Nous donnons à présent la liste du registre appartenant au *sermo urbanus*, par substantifs d'abord, par adjectifs ensuite.

Registre du *sermo urbanus*

PAR SUBSTANTIFS

- \*\* ELOQVENTIA - *splendore eloquentiae*  
- *urbana*
- \*\* ELOQVIVM - *fluuium latini eloquii*  
- *diues Ciceronis eloquium*
- \*\* FACVNDIA - *facundia faceta rhetorum*  
- *latina*  
- *Romana*  
- *lepori seruire facundiae*  
- *nitor facundiae*  
- *facundia oratorum*
- \*\* POMPA - *turgida*

Le classement par adjectifs ne donne pas d'associations suffisantes.

---

\* *auctor linguae nouellae* ; \* *exclusum a latinitatis facundia*.

### *Une préoccupation permanente*

Un classement très rigoureux n'est pas possible en l'absence de termes-guides vraiment dominants. Cependant, l'ensemble révèle une structure d'où peuvent être tirées plusieurs conclusions. Ces dénominations sont très nombreuses ; elles apparaissent chez tous les auteurs et se répartissent dans l'ensemble de leurs oeuvres. Certes, on observe des regroupements, car les sujets traités ne se prêtent que par moments à de telles considérations. Mais justement, chaque fois que l'occasion se présente, elle est saisie : les auteurs s'attardent alors sur la remarque, au lieu de se contenter d'une allusion. De plus, ils ne reproduisent pas mécaniquement les mêmes observations stylistiques : leur vocabulaire est riche et varié, à un point tel que la multiplicité des expressions qu'ils emploient est une source de gêne pour en établir un tableau.

Ces constatations montrent que ces Cordouans prennent à coeur ces réflexions. Attribuer à nos auteurs une préoccupation permanente de ces questions de forme n'est donc pas illusoire. Alvare et Samson sont les plus passionnés ; Euloge manifeste plus de discrétion, mais son intérêt est certain. Le partage entre le registre qu'ils considèrent vulgaire et celui qu'ils jugent grammatical est net. On voit sans doute maintenant mieux pourquoi les termes que nous avons retenus, faute de mieux, pour désigner les deux catégories de langage, *sermo urbanus* et *sermo rusticus*, doivent être pris dans un sens particulier. Le problème est, en effet, de délimiter un champ sémantique plus étendu que celui qu'indiquent à priori ces deux expressions. Ainsi, on ne peut parler simplement de *sermo humilis*, car il est question aussi bien d' "expression naturelle" que de "fautes dans l'expression". Dans l'esprit de nos auteurs, il existe une catégorie de style qui peut s'abaisser du niveau le moins noble de l'écriture et de la parole chrétiennes jusqu'à une maladresse qui cède parfois la place à de réelles incorrections de langue. Le registre supérieur s'en distingue nettement : il recouvre les genres prestigieux de la tradition littéraire, païenne et chrétienne, et se reconnaît à la perfection de sa langue et aux raffinements d'un style qui dépasse les qualités du *sermo urbanus* pour atteindre au prestige du *stylus scholasticus*.

Les différents noms qui qualifient ces registres sont plutôt traditionnels, sinon classiques : le plus souvent, ce sont les adjectifs *incultus* et *simplex* qui qualifient l'expression non savante ; les substantifs *facundia* et *uenustas* (*lepos*) caractérisent au contraire le registre cultivé. On ne rencontre là rien de bien inattendu ; ce vocabulaire prolonge les analyses remontant aux Pères de l'Eglise : il reproduit certaines déclarations que nous avons rencontrées au cours de notre recherche.

### *Dépréciation du sermo rusticus*

Mais cette continuité n'est évidente que si l'on considère les filières individuelles des mots. En comparant les dénominations les



unes aux autres et en tentant d'en apprécier les effets réciproques, on voit apparaître des nouveautés qui posent un problème d'interprétation. En effet, le registre vulgarisant est, dans l'ensemble, l'objet de qualifications finalement négatives. L'"expression naturelle du Christ" apparaît certes, par moments, comme un pôle d'attraction et une référence positive. Mais, le plus souvent, ce style est présenté et senti comme affecté de manques (*in-*), sinon de tares (*uitia*). Euloge et Alvare n'accordent au style simple la place qui lui revient qu'au prix d'un effort où est perceptible le poids d'un héritage ascétique qui, dans l'ordre de la création littéraire, ne leur est pas naturel.

Le registre du *sermo rusticus* ne représente pas seulement dans leurs écrits la simplicité évangélique qui conduit l'écrivain à user d'un langage naturel, populaire, spontané, mais aussi le risque permanent d'un relâchement regrettable qui peut à tout moment conduire à l'incorrection d'une expression inculte, insoucieuse des règles grammaticales. En d'autres termes, la notion de style simple et celle de langue correcte sont chez eux profondément dissociées. Tout se passe, à leurs yeux, comme si l'acceptation ou la recherche d'une expression orale ou écrite sans apprêt revenait à un abandon de toute véritable culture : écrire et parler simplement conduirait l'auteur à glisser vers une latinité incorrecte<sup>82</sup>.

Au contraire, le registre savant implique les graves défauts que sont l'orgueil, la complexité, la prétention ; mais ces caractères ont un avers positif : ce mode d'expression est en effet le fruit de la culture, de l'art, de la grammaire. Il est une création savante de la culture latine et chrétienne, en un moment où elle est en danger de perdre son identité. Le prestige et la correction de cette forme supérieure de la communication offrent aux pasteurs des armes intellectuelles trop précieuses pour qu'ils puissent les négliger.

#### *Ambiguïté des choix*

En somme, les principes invoqués d'un côté sont démentis de l'autre. Quelque confusion paraît en résulter puisque le *sermo simplex* que requérait la fidélité aux exigences d'un ascétisme vraiment évangélique, est en réalité mal accepté, alors que l'*eloquium urbanum*, récusé par l'humilité chrétienne, jouit en fait d'un prestige peut-être démesuré<sup>83</sup>. L'harmonisation souple des contradictions que faisait naître la rencontre entre culture païenne et foi chrétienne, réussie dans le *De doctrina christiana*, adaptée dans la *Regula pastoralis*, reprise dans le *De ecclesiasticis officiis*, se rompt ici

---

82. En ce sens, nos auteurs vont très loin dans leur refus d'identifier et de reconnaître l'existence d'une langue, de coutumes et de traditions populaires.

83. Cette contradiction implique en outre que les auteurs cordouans récuse l'emploi de ce latin hybride de communication générale qu'a décrit en Espagne pré-médiévale R. MENENDEZ PIDAL, *Origenes*, p. 478 sqq., sous la désignation *Latín popular leonés*.

en dissonance. Le sentiment profond des deux amis apparaît quand le moment est venu, pour eux, de juger leurs propres oeuvres. Les qualifications qui stigmatisaient, en apparence, sous la plume d'Alvare, les défauts majeurs du genre savant, deviennent, par l'ingéniosité d'une conversion radicale, des vertus remarquables dans la bouche du même Alvare, mais à propos d'une oeuvre de son ami Euloge : comment le *stylus scholasticus* peut-il être ainsi loué après avoir été honni, si en réalité il n'avait pas été critiqué, puis condamné, que pour déférer aux conventions d'une tradition patristique ancienne ?

L'étude du vocabulaire paraît confirmer cette première analyse. Même si notre énumération n'est pas exhaustive, elle est significative. Les deux Cordouans - et à un moindre degré Samson - ont le goût, sinon la passion, du retour au "beau style", écrit et parlé. Le prestige de la langue oratoire et de la littérature savante reste grand à leurs yeux. Cette attitude implique, naturellement, un renoncement grave aux fins et aux moyens qui définissaient et assuraient la communication verticale. Relever le niveau d'une langue en prenant pour critère ses éléments les plus conservateurs, implique une réduction importante du public qui pourra encore entendre un tel message, à moins d'une progression culturelle généralisée et rapide de ce public, ce qui ne fut certainement pas le cas<sup>84</sup>. En ces temps d'analphabétisme, l'accès au latin le plus traditionnel ne saurait viser que des individus qui non seulement sachent au moins lire, mais, sans doute aussi, qui aient reçu un minimum d'instruction. Les écrits d'Euloge et d'Alvare ont été créés, la chose est maintenant démontrée, dans un milieu imprégné de ferveur monastique ; ils s'adressent d'abord aux moines et aux laïcs encore lettrés qui les fréquentaient, mais aussi à des clercs<sup>85</sup>. Rechercher le contact avec la masse des illettrés, restés chrétiens ou devenus musulmans, était-il un des buts visés par nos auteurs ? On en peut douter ; et ce scepticisme s'aggrave, si l'on observe que les allusions faites à un éventuel destinataire des oeuvres parlent de *lectores* et non pas d'*auditores* dans la quasi totalité des cas.

#### *Un public de lecteurs*

Ce n'est pas que ces derniers soient totalement absents. Alvare,

---

84. Les exemples ne manquent pas. C'est notamment le cas de la Grèce moderne : opposition entre langue puriste (*katharévoussa*) et langue populaire (*dimotiki*) ; cf. G. DRETTAS, *La diglossie, un pèlerinage aux sources*, in *BSLP*, t. 71, 1, p. 61-98. C'est surtout celui des pays arabophones dont les populations parlent des dialectes qui ont tellement divergé de la langue mère, représentée par l'arabe classique, que les locuteurs analphabètes (souvent majoritaires) comprennent péniblement la langue officielle calquée sur les modèles anciens. Voyez A. MIQUEL, *La littérature arabe* (3), p. 101 sqq. ; CH. PELLAT, *Langue et littérature arabes*, p. 50-55 et p. 220 ; J. PERONCEL-HUGOZ, *Le radeau de Mahomet* (2), Paris, 1984, p. 101 sqq.

85. F.R. FRANKE, *Die freiwilligen*, p. 27 ; D. MILLET-GERARD, *Chrétiens mozarabes*, p. 95.

on l'a vu, les désigne, sous le terme de *uulgus*, dans un contexte quelque peu péjoratif. Mais regardons les adresses au lecteur. Dans sa préface à la *Vie d'Euloge*, Alvare déclare : "Et puisqu'il est opportun, et qu'il nous a semblé convenable d'exposer sa passion brièvement pour être utile aux lecteurs et pour fêter son anniversaire...<sup>86</sup>". Quand Alvare remercie Euloge de lui avoir dédié le *Mémorial des Saints*, il insiste vivement sur la qualité de l'oeuvre et sur la richesse de ses enseignements : "En un seul petit volume, cela se voit, tu fais paraître la lumière indicible du ciel, tu rends pleinement présent le charme d'une parole humaine, en répandant les fleurs de l'éloquence, et tu tends aux lecteurs une nourriture divine<sup>87</sup>".

Euloge écrit de son côté une longue préface à ce même *Mémorial*, et il justifie son exposé préalable en ces termes : "< Je voulais > que mes lecteurs me comprissent mieux, quand je me débattais entre les louanges adressées aux Saints et les insultes proférées contre eux, quand parfois même je me dressais face à un auteur profane ; je voulais qu'ils rachetassent ma conduite par leurs prières et me soutinssent de leurs oraisons<sup>88</sup>". Euloge songera de nouveau à ce public pendant la rédaction du *Mémorial*. On est surpris d'y trouver encore de longues excuses sur la mauvaise qualité qui serait, à l'en croire, celle de son style et de sa langue. Cette *captatio benevolentiae* est d'ailleurs accompagnée d'un *topos* fort traditionnel sur la lassitude du lecteur : "Mais puisque la juste mesure mérite toujours un éloge et qu'une brièveté concise donne plus aisément du plaisir au lecteur qu'une décourageante prolixité...<sup>89</sup>". Une telle référence, dans le

---

86. ALB., *Vita Eul.*, 11 : "Et quoniam expedit et dignum nobis uisum est pro utilitate legentium et pro annuo festiuitatis suae recursu passionem eius explicare...". Rappelons ici que tout au long de notre recherche, nous avons eu d'évidentes preuves que les *Vies* de saints étaient lues aux fidèles (la tradition ayant sans doute commencé en Afrique au IV<sup>e</sup> siècle, comme l'a montré le Père B. de Gaiffier). Il n'y a aucune raison de douter que cet usage se soit maintenu jusqu'à l'invasion arabe. La *Vita Eulogii* pouvait ainsi être appelée à rejoindre le *Pasionario hispánico*. Il faudrait cependant s'interroger sur les conditions concrètes dans lesquelles un rassemblement populaire et une lecture publique de cet ordre pouvaient avoir lieu dans la capitale cordouane, surtout à propos d'un saint dont la conduite ne recueillit pas l'approbation d'une partie de la hiérarchie catholique mozarabe, et dont les autorités musulmanes n'ignoraient pas qu'une rébellion ouverte l'avait conduit au supplice.

87. EVL., *Mem. sanct.*, *Rescriptum Albari ad Eulogium* : "In uno enim et paruo, ut uidetur, uolumine et lumen inenarrabile profers caeli et uenustatem sermonis non medie repraesentas humani, dum et oratorum florem adspergis rhetoricum et porrigis legentibus cibum diuinum".

88. *Ib.*, *Praef.*, 6 : "Vt inter laudes uituperationesque sanctorum me discurrentem, interdum etiam auctori profano obuiam uenientem lectores mei facilius intelligerent, precibus expiarent, orationibus adiuuarent...".

89. *Ib.*, 1, 1, 38 : "Verum quia semper laudabilis est mediocritas

cours même du récit, à la pureté savante d'un langage décrit comme un idéal inaccessible ne saurait concerner qu'un public instruit ; l'allusion au "plaisir du lecteur" confirme une telle observation. Ces jeux littéraires déparent-ils quelque peu une oeuvre composée dans un contexte dramatique<sup>90</sup> ?

En fait, comme nous le verrons, l'enjeu même de l'ouvrage justifiait lui aussi de telles références. Le livre II du *Mémorial* commence par une préface où le "lecteur avisé" est interpellé<sup>91</sup>. Au nom de la juste mesure Euloge y interrompt ensuite le récit d'un martyr "pour que la longueur excessive de son récit ne provoque pas la lassitude chez les lecteurs<sup>92</sup>". Cet arrêt du récit s'expliquerait-il par une lacune de sa documentation ? Peut-être, mais de toute manière, il aurait pu faire allusion à la "lassitude des auditeurs". Ces références à un public individuel de lecteurs, plutôt qu'à un public collectif d'auditeurs apparaissent régulièrement. Même quand Euloge se contente d'une rapide allusion, que ce soit pour ne pas surcharger son récit par trop d'exemples, ou parce qu'il est dépourvu de renseignements plus détaillés, quand il songe aux destinataires futurs de son oeuvre, même dans un avenir éloigné, il se réfère à des lettrés : "Tel moine, écrit-il, a stupéfait d'admiration notre époque et sa cause est digne d'être confiée à la relecture des générations suivantes<sup>93</sup>".

#### *Une oeuvre adressée à l'élite*

Le prologue du *Documentum martyriale* demande de la même manière une attention favorable ; Euloge rappelle les lacunes de sa culture,

---

faciliusque lectorem oblectat succincta breuitas quam fastidiosa prolixitas". Certes, l'introduction a pu être rédigée après la rédaction principale, ce qui expliquerait la répétition du motif. Mais la lecture suivie du texte donne plutôt l'impression d'un retour quasi obsessionnel de cette question : il y a eu progression de la pensée d'Euloge vers un approfondissement de ces problèmes de style, dont l'importance est manifeste partout dans son oeuvre. Cela dit, un tel retour vers des considérations littéraires, à l'intérieur d'une narration somme toute brève, est exceptionnelle. Les *Vies mérovingiennes* n'en offrent guère d'exemple : l'auteur y aborde le sujet au début de sa rédaction et n'y revient plus.

90. Leur présence confirme combien nos auteurs sont sensibles aux règles des "Belles-Lettres". Cf. E.R. CURTIUS, *Europäische Literatur*, p. 95.

91. EVL., *Mem. sanct.*, 2, *Praef.*: *prudens lector*.

92. *Ib.*, 2, 8, 15 : "ne fastidium protractus sermo legentibus generet".

93. *Ib.*, 2, 10, 22 : "Quod uehementi admiratione aetatem nostram eius causa concussit, succiduis quoque generationibus operae dignum relegendum mandari (iudicauimus eiusdem monachi rationem)". Le mot *rationem* est ici traité comme un substantif masculin.

la platitude de son style, et il ajoute : "C'est pourquoi cette préface adresse une humble prière aux lecteurs d'aujourd'hui et à ceux de l'avenir<sup>94</sup>". L'appel au lecteur devient encore plus pressant dans la dernière oeuvre engagée que rédigea le prêtre : le *Liber apologeticus martyrum*. L'auteur justifie le titre qu'il a choisi par la nécessité de répondre aux détracteurs des martyrs (la polémique sur le bien-fondé de cette "résistance active" était très vive entre chrétiens) : "La dernière partie de mon récit a beau rapporter le combat des martyrs..., cependant, du fait que j'ai commencé par faire front aux médisances des calomniateurs, j'ai décidé d'appeler mon livre plutôt l'*Apologétique* que simplement *La geste des saints* : ainsi, la partie désignera le tout et c'est le seuil de la lecture qui ouvrira l'accès aux parties du volume, mais, en nommant la partie pour le tout, elle ne mettra pas le lecteur face à autre chose qu'il n'attendait, et les adversaires seront privés d'une occasion facile de critiquer sous le prétexte que le volume offrirait autre chose que ce que promettait son titre. Que les lecteurs parcourent donc avec simplicité ce que notre fidèle dévouement a consacré à la bonté du Rédempteur pour la défense des martyrs<sup>95</sup>". Ainsi, à l'intérieur du plaidoyer en faveur des martyrs, se place une argumentation sur un sujet encore plus limité : le titre de l'oeuvre. Or, l'exposé que développe Euloge ne peut viser que des personnes qui auront en main une copie du manuscrit et qui le liront personnellement, que ce soit par sympathie ou dans un esprit de dénigrement.

Par conséquent, quand Euloge dicte son oeuvre, il ne pense guère au grand public des illettrés. Il est tout entier tourné vers l'élite culturelle chrétienne. Dans une société hispano-musulmane (peut-on déjà parler de société andalouse ?) où c'est l'élite (la *kassa*) seule qui importe dans l'histoire, et qui, seule est prise en compte par les chroniqueurs arabes, il ne s'intéresse lui-même qu'à une minorité puissante et active<sup>96</sup>. Il songe donc d'abord aux abbés et aux évêques. Ensuite aux laïcs chrétiens, mais dans la mesure où ils participent eux-mêmes au pouvoir (en exerçant de hautes fonctions à la cour et dans le gouvernement de l'émir) et où ils bénéficient d'un niveau élevé d'instruction, sans lequel ils n'auraient pas eu accès à des

---

94. EVL., *Doc. mart., Praef.*: "Inde hoc prooemium et presentibus et futuris precem humilem defert lectoribus".

95. EVL., *Liber apol. martyr., Prol.*: "Et licet suprema pars commentarii martyrum gestet agonem..., pro eo tamen quod in principio delatorum maledictis occurri, potius Apologeticum sanctorum quam Gesta solummodo martyrum appellari decreui, ut totum pro parte designans mox limen lectionis recessum aperiret uoluminis, ne pro toto designans partem in aliud quod non existimaret prudens lector impingeret, foretque tunc facilis detrahendi infensis occasio, dum aliud nomen, aliud proderet uolumen. Percurrant ergo lectores mei simpliciter quod fidelis deuotio nostra in defensione martyrum pio Redemptori dicauit".

96. Cf. E. LEVI-PROVENÇAL, t. 3, p. 189 sqq. On est donc en présence d'un élément fondamental de la société et de la mentalité médiévales : une représentation quasi féodale de la société.

fonctions publiques supérieures sous les Omeyyades<sup>97</sup>.

#### *Renoncement à la transmission orale*

L'*Apologie* de l'abbé Samson était par définition une oeuvre destinée à ses égaux ou à ses supérieurs. Il est donc normal que cet auteur n'interpelle que des lecteurs : "Pour cette raison, je supplie humblement le lecteur de ne pas préjuger de cette oeuvre avant de la lire...Je m'en remets pour en juger, pour la louer ou la blâmer, à celui que sa curiosité aura amené à la lecture<sup>98</sup>". Cette adresse se répète à plusieurs reprises dans le cours du texte<sup>99</sup>. Le plaidoyer composé par Samson, qui est aussi une diatribe contre Hostégise, était donc destiné à une diffusion confidentielle par écrit, et à une lecture privée. De toute manière, dans le *Corpus* édité par J.Gil, le thème de l'écoute et le terme *audire* (et sa famille) sont rares chez nos auteurs. Les textes d'Euloge et d'Alvare, notamment, sont transmis par écrit, certes, comme depuis toujours ; mais plus rien n'indique qu'ils soient transformés, par le truchement de *lectores*, en une parole adressée à la grande masse des fidèles. Tout suggère, au contraire, qu'ils n'ont pas été conçus pour la lecture à haute voix, seule médiatrice auprès du peuple chrétien.

#### *Refus de la via media*

Cette conclusion n'est démentie ni par le contenu, ni par la forme des oeuvres d'Alvare et d'Euloge. Une analyse complète de leur langue et de leur style nous fait encore défaut et nous ne pouvons l'entreprendre ici. Mais on peut déjà observer que l'un comme l'autre se hissent, parfois avec effort, au niveau du registre savant d'une manière presque ininterrompue et que des passages qui rappelleraient le registre populaire n'apparaissent qu'exceptionnellement sous leur plume. En revanche, on concédera que tel passage de la *Vita Eulogii* est assez clair et assez simple pour s'inscrire dans la tradition pastorale du sixième siècle<sup>100</sup>. Euloge, nous l'avons vu, a fait place

---

97. Cf. E. LEVI-PROVENÇAL, t. 3, p. 25 sqq.; F.J. SIMONET, *Historia*, p. 350 sqq.

98. SAMS., *Apol., Praef.* : "8 .Quamobrem lectorem pium submisso cultu deprecor ut libelli huius seriem non ante preiudicet quam legat...9 . Illi trado decernere, laudare uel uituperare, quem ad legendum studiosa intentio inuitauerit".

99. "Beatissimi Pauli epistolae facile possunt intentum lectorem erudire (*ib.*, 1, 3) ; superest prudenti lectori ut ... (*ib.*, 2, *Praef.*, 9) ; ubi obnixè peto lectorem totum sese conferre (*ib.*, 2, 4) ; Huc, lector sollers, euidentem mendacium cerne (*ib.*, 2, 17, 2)".

100. ALB., *Eul. Vita*, 4 : "Verum, dum ista et alia referuntur, tandem Recchafredus episcopus super ecclesias et clericos quasi turbo uiolentus insiluit omnesque sacerdotes quos potuit carcerali uinculo alligauit. Inter quos, ut electus aries ducitur et cum pontifice suo uel aliis sacerdotibus uincitur, in qua retrusione magis orationibus et lectionibus operam dedit quam uinculo. Ibi sanctis uirginibus

- contre son gré - à des lambeaux d'un latin simple qu'il a recueilli de la bouche du moine Georges. Le *Documentum Martyriale* adopte par moments une forme oratoire linéaire, où se suivent des phrases courtes de syntaxe élémentaire : l'énoncé est ainsi émis d'une manière relativement naturelle, qui pourrait rappeler les choix stylistiques qui ont caractérisé le *sermo humilis*<sup>101</sup>.

Mais de telles lignes sont enchâssées dans une expression beaucoup plus recherchée<sup>102</sup>. Par moments, les descriptions reprennent des images de la poésie classique<sup>103</sup>. Il résulte que la simplicité est l'exception ; la règle est au contraire la complexité d'un latin durement appris et dont la maîtrise n'a été assurée qu'au prix d'un retour aux textes antiques ou chrétiens<sup>104</sup>. Car, même si Alvare récuse

---

Florae et Mariae pro fide comprehensis illud documentum Martyriale uno libro composuit in quo eas ad martyrium neruis tenacissimis solidavit easque et per se uerbis et per epistolas mortem contemnere docuit, seque suosque socios earum suffragiis uinculo soluendos commisit, quod et obtinere mox post sextum diem passionis earum promeruit". Cependant, même si le style n'est pas si contourné qu'en d'autres passages, la langue y garde un niveau relativement élevé : les phrases sont longues et bâties sur des enchaînements de propositions elle-mêmes assez étendues ; l'emploi des cas fait appel aux ressources de la morphologie latine complexe (l'emploi des prépositions, qui auraient pu faciliter la compréhension du texte, est discret) ; certaines variations, vigoureuses, ne peuvent que perturber la réception du message (cas de *per se uerbis et per epistolas*). D'une manière générale, ce passage est d'une tenue littéraire supérieure à la *Vita Richarii* réécrite par Alcuin. Il ne nous paraît donc pas mieux adapté que la rédaction d'Alcuin à une lecture à haute voix destinée à des illettrés : si claire en soit la composition, il doit être jugé sur les aptitudes d'un public non plus du V<sup>e</sup>, du VI<sup>e</sup> ou du VII<sup>e</sup> siècle, mais du milieu du IX<sup>e</sup>.

101. EVL., *Doc. mart.*, 11 : "Non promit cantor diuinum carmen in pulpitem, non lector euangelizat in populo, non sacerdos tus infert altaribus..."

102. Voici notamment la proposition qui précède immédiatement le passage cité note 101: "... desinentibus in conuentu hymnis cantionum caelestium, resonant abdita carceris murmure sancto psalmorum". Et celle qui le suit : "quia percusso pastore dispersionem intulit aduersarius gregi catholico, priuata prorsus ecclesia omni sacro ministerio".

103. EVL., *Doc. Mart.*, 11 : "Horrent diuina tabernacula squalidam solitudinem ; aranea texit templum ; tenent cuncta silentium". Cf. OV., *Met.*, 1, 371-376 et VER., *Georg.*, 4, 246-247.

104. J. Gil associe Euloge à Alvare dans son jugement sur la langue et le style de ces auteurs (*Notas*, p. 156-157). J. Fontaine (*La literatura mozarabe*, p. 115) ne procède pas à une analyse stylistique des textes, mais il constate justement qu'Alvare ne "sait pas renoncer au maniérisme d'un prose raffinée grâce à laquelle il fait parade de toutes les élégances rhétoriques". L'auteur fait remarquer, p. 117, que cette antinomie entre théorie et pratique était

par principe la culture païenne, il l'a lue et étudiée<sup>105</sup> ; et même si Euloge appartient au monde monacal, puis presbytéral, un de ses grands mérites est d'avoir ramené de nombreuses oeuvres de l'antiquité païenne lorsqu'il a quitté Cordoue pour un voyage interrompu outre Pyrénées. Cet acte fut méritoire : il figure dans le récit où Alvare raconte la vie du futur martyr<sup>106</sup>.

L'idéal, repris justement des anciens, d'après lequel l'écriture devrait imiter l'usage ordinaire de la parole n'est exprimé là que par fidélité au passé. Dans la réalité, ni Euloge, ni Alvare n'ont cure de faire place à une "humilité" ou à une "rusticité" littéraires, même de bon aloi, qui préserverait peut-être quelque chance d'une communication verticale latine<sup>107</sup>. La seule disposition pratique recommandée à Euloge par Alvare, pour aider Flora et Maria à comprendre

---

très vive chez Jérôme, dont Alvare serait en somme un héritier spirituel. Il convient toutefois de préciser quelques différences. D'abord, Alvare aurait pu diminuer cette tension en se fondant sur l'enseignement d'Augustin qui lui offrait les outils intellectuels et éthiques qu'il suffisait de mettre en oeuvre pour résoudre ce conflit. Alvare pouvait s'appuyer sur un maître et sur un garant dont l'autorité s'était imposée : il aurait ainsi fait l'économie d'apories un peu inutiles. Ensuite, Alvare n'a pas eu les moyens de son ambition. La comparaison avec la prose hiéronymienne serait cruelle, même à l'humble niveau de la latinité. Enfin, et surtout, au quatrième siècle, le débat entre *sermo humilis* et *sermo scholasticus* se nourrissait avant tout d'un souci louable de fidélité à la simplicité évangélique. La vie même du christianisme n'était pas en jeu, dans toute la mesure où la communication n'était pas fragile. Cette fois, les *media* ecclésiastiques ont à assurer la survie de la foi chrétienne, et Alvare, en particulier, devrait rechercher l'approbation du peuple chrétien au-delà d'une hiérarchie qui le désapprouve.

105. La controverse qui oppose Alvare à Jean de Séville sur l'utilité des lettres profanes (ALB., *ep.*, 1-6), confirme que le Cordouan connaissait ce sujet. Cf. sur ces questions J. FONTAINE, *La literatura mozárabe*, 2.

106. Euloge s'était rendu au monastère de saint Zaccarias qui comptait alors cent cinquante moines et dont l'abbé Odoard lui accorda des entretiens. Euloge ramena notamment l'*Enéide* et les *Satires* d'Horace et de Juvénal. Comme on ne peut douter que l'abbé ait tenu à ne pas appauvrir sa bibliothèque, il faut supposer que des copies ont été établies : les oeuvres païennes ont donc reçu les soins attentifs d'Euloge et cette application a été louée par Alvare. Cf. J. SIMONET, *Historia*, p. 384-385 et M. C. DIAZ Y DIAZ, *La vie littéraire chez les mozarabes*.

107. Les anomalies qu'a relevées J. GIL (*Apuntes et Notas*) concernent des traits d'une langue tout à fait artificielle, tendue vers la recherche de l'éloignement le plus grand possible de l'*usus communis*. On ne distingue que très rarement des rythmes pararomans dans ces textes, alors qu'un savant comme Alcuin offre une prose qui n'en est pas sans exemple (cf. notre *Théorie et pratique de la langue et du style chez Alcuin*).



le texte rédigé à leur intention, est de faire recopier celui-ci en une écriture plus lisible<sup>108</sup>. Les deux prisonnières appartenaient donc bien au monde des lettrés, au moins au sens antique de la *litteratio* élémentaire<sup>109</sup>.

#### IV - COMMUNICATION ROMPUE

Le style savant offre à nos auteurs un refuge<sup>110</sup>. Il représente une protection derrière laquelle abriter les certitudes de leur foi, plus qu'une arme grâce à laquelle il serait possible de la propager. Cette attitude, extrême et craintive en même temps, ne résulte ni d'une évolution interne de la société chrétienne, ni d'une transformation malade des caractères des deux Cordouans<sup>111</sup>. Son apparition est provoquée par le développement de trois phénomènes étroitement associés : islamisation, recul de la latinité, passage

---

108. EVL., *Doc. mart., ep. praeuiaae*, 2 (CSM, p. 461). Alvare a "dévoré le texte de son ami (*raptim cursimque legi*)" et n'a pas osé le garder pour le recopier. C'est alors qu'il conclut par la recommandation : "Peto autem ut in alio quaternione apertiori manu illis sororibus scribatur et istud ad me pro rescribendo denuo reuertatur".

109. Que le manuscrit soit recopié à leur intention suppose, en effet, qu'elles le liront elles-mêmes, au lieu d'en écouter la lecture. Cela signifie qu'elles ont été familiarisées avec la langue écrite traditionnelle : elles n'en sont donc pas réduites, comme les analphabètes, à leurs seules connaissances dans leur langue maternelle.

110. Leur attitude intellectuelle rappelle, là aussi, plus encore que celle de Jérôme, celle de Sidoine Apollinaire. C'est à tort que la critique littéraire moderne a parlé de son goût vain de la préciosité (A. LOYEN, *Sidoine Apollinaire et l'esprit précieux en Gaule aux derniers jours de l'Empire*, Paris, 1943). Ultime représentation active d'un ordre sublimé face à un désordre grandissant, elle était le seul moyen de résister à la barbarie qu'avait, pour Sidoine, la civilisation.

111. Le dossier historique des martyrs a été instruit de manière contrastée. Le mouvement a été exalté (peut-être outre mesure) par F.J. Simonet (*Historia*, p. 34-35). Il a été décrit sérieusement, mais sans grande sympathie par E. Lévi-Provençal (*Histoire*, t. 1, p. 225 sqq.). Les ouvrages les plus récents s'interrogent sur la lucidité des protagonistes (E.P. Colbert, F. R. Franke, D. Millet-Gérard). La présentation et l'interprétation des faits est plus équilibrée et plus équitable chez J. FONTAINE, *L'art mozarabe*, p. 24 sqq ; *La literatura mozárabe*, p. 134 sqq. Cependant, même J. Fontaine parle d'une "auto-intoxication" littéraire dans les monastères de Cordoue (*La literatura*, p. 134). Le mot nous paraît trop sévère.

au roman. Ils éclairent l'interprétation de nos textes en montrant que le IX<sup>e</sup> siècle cordouan est pour la chrétienté hispanique d'Andalousie un temps de crise. Celle-ci présente des caractères analogues à ceux des faits qui ont provoqué plus au Nord de l'Europe la réaction culturelle et la renaissance de l'âge carolingien. Il n'est guère surprenant que le même souci de restauration normative ait entraîné, ici aussi, une rupture de la communication verticale latine, et suscité l'émergence d'une langue nouvelle, décelée, pressentie et refusée par les locuteurs lettrés.

### *Les alarmes d'Alvare*

Les dangers encourus par la culture latine et par la foi chrétienne ont été exposés par Alvare de Cordoue dans un passage célèbre de son *Indiculus luminosus*. Celui-ci conclut son oeuvre en s'interrogeant sur l'*Apocalypse*, la venue de l'Antéchrist, le règne de la Bête. Il s'apprête à rédiger sa *Confession*, où il accumulera les accusations les plus formelles - et les moins justifiées, peut-être - contre lui-même<sup>112</sup>. En d'autres termes, la page que nous allons citer est à inscrire dans un contexte quasi millénariste. Les couleurs du tableau seraient donc trop noires, à en juger d'après le seul contexte. Que veut dire Alvare?

"Tandis que nous faisons nos délices de leurs poèmes et de leurs contes, déclare-t-il, ne portons-nous pas bien clairement sur notre main droite, en raison de tels goûts, le nom de la Bête ? Tandis que nous nous enquérons de leurs rites religieux et que nous cherchons en foule à connaître leurs écoles de philosophie, ou plutôt de charlatanisme, non pour en dénoncer les erreurs, mais pour en goûter l'élégante beauté et la splendeur de la langue, en négligeant les lectures saintes, nous ne faisons que placer le nombre de son nom comme une idole dans notre chambre. Qui aujourd'hui, je le demande, est assez habile, parmi les laïcs qui nous sont fidèles, pour prêter attention aux Saintes Ecritures et jeter les yeux sur les volumes écrits en latin de quelque docteur que ce soit ? Qui est tenu par un amour brûlant pour l'Evangile, les Prophètes, les Actes des apôtres ?

De jeunes chrétiens au beau visage, à la langue déliée, à l'allure et aux gestes élégants, ont une éclatante érudition païenne ; ils s'illustrent par leur pratique de la langue arabe, manient leurs volumes avec passion, les lisent avec la plus extrême attention et les analysent avec l'ardeur la plus vive ; ils les répandent grâce aux éloges dont ils les couvrent en une langue abondante et précise ; ils ignorent la beauté de l'Eglise et méprisent comme très vils les fleuves coulant du Paradis. Cela n'est-il pas vrai ? Hélas ! Malheur ! Des chrétiens ignorent leur propre loi et des Latins dédaignent leur propre langue si bien que dans toute la société des

---

112. Nous avons étudié cet aspect de l'oeuvre d'Alvare dans *Vrais aveux et fausses confessions du IX<sup>e</sup> au XI<sup>e</sup> siècle : vers une écriture autobiographique ?* in *L'aveu, Antiquité et Moyen Age, Actes de la table ronde organisée par l'Ecole Française de Rome du 28/ au 30/3 1984, Rome, 1986, p. 215-241, p. 218 sqq.*

chrétiens, on aura du mal à en trouver un sur mille qui soit capable d'adresser à un frère une lettre de courtoisie qui ait de la tenue.

Mais on rencontre, à ne pouvoir les compter, quantité d'individus pour détailler avec science les splendeurs du vocabulaire arabe. Le résultat en est qu'ils embellissent leurs poèmes de mètres plus savants et parent leurs fins de stophes d'une beauté plus sublime que ne le font les Arabes eux-mêmes, en les terminant par une seule lettre. Ils suivent exactement les règles de cette langue : en effet, puisqu'elle <clôt toutes les syllabes, toutes les périodes et tous les vers, les lettres de tout l'alphabet, dont la forme varie selon la position dans les mots sont reliées rythmiquement, ou plutôt, selon leur propre règle, métriquement, sous une seule fin ou sous une seule voyelle<sup>113</sup>>".

### *L'élite des laïcs chrétiens et l'érudition latine*

Le discours d'Alvare est un essai d'éloquence assez réussi par

---

113. ALB., *Indic. lum.*, par. 35 : "Dum eorum uersibus et fabellis Milesiis delectamus... numquid non patule nomen bestiae his affectibus in manu dextra portamus ? Sic et dum illorum sacramenta inquirimus et filosoforum, immo filocompsorum sectas scire, non pro ipsorum conuiciendos errores, sed pro elegantiam leporis et locutionem luculenter disertam, neglectis sanctis lectionibus congregamus, nihil aliud quam numerum nominis eius in cubiculo nostro quasi idola conlocamus. Quis, rogo, hodie, sollers in nostris fidelibus laicis inuenitur, qui, scripturis sanctis intentus, uolumina quorumcumque doctorum latine conscripta respiciat ? Quis euangelico, quis profetico, quis apostolico uetus amore tenetur ? Nonne omnes iuuenes Christiani uultu decori, lingua diserti, habitu gestuque conspicui, gentilicia eruditione praeclari, Arabico eloquio sublimati, uolumina Caldaeorum audissime tractant, intentissime legunt, ardentissime disserunt et ingenti studio lata constrictaque lingua laudando diuulgant, ecclesiasticam pulchritudinem ignorantes et ecclesiae flumina de Paradiso manantia, quasi uilissima contemnent ? Heu pro dolor, legem suam non aduertunt Latini, ita ut omni Christiano collegio uix inueniatur unus in milleno hominum numero, qui saluatorias fratri possit rationabiliter dirigere litteras, et repperiuntur absque numero multiples turbae, qui erudite Caldaicas uerborum explicent pompas, ita ut metrice eruditiori ab ipsis gentibus carmine et sublimiori pulchritudine finales clausulas unius litterae coartatione decorent, et iuxta quod linguae ipsius requirit idioma, quod omnes uocales apices commata claudit et cola, rhythmicè, immo ut ipsis competit, metrice uniuersi alfabeti litterae per uarias dictiones plurimas uariantes uno fine constringuntur uel simili apice". Afin de faciliter la lecture de ce document important, mais difficile, nous avons régularisé l'orthographe et la ponctuation - dans la mesure du possible. La fin du texte, à partir de *quod omnes uocales apices* ne présente pas de sens tout à fait satisfaisant et doit être considérée comme partiellement altérée. Nous en avons présenté une traduction dont le caractère conjectural est marqué par la présence des crochets obliques : l'interprétation repose sur l'hypothèse qu'Alvare fait ici la démonstration de ses connaissances en grammaire arabe.

moments, mais aussi très obscur à d'autres<sup>114</sup>. Sa pensée et son langage sont loin d'être d'une clarté et d'une correction assurées. Les considérations sur la création littéraire arabe sont exprimées en une morpho-syntaxe si embrouillée que le sens ne s'en laisse par moments qu'à peine deviner. La passion de l'auteur, la pression du contexte historique, les ambiguïtés de l'énoncé ont ouvert la place à des interprétations modernes divergentes<sup>115</sup>. Car ce passage est un morceau de référence, mais il ne saurait avoir le statut d'un document brut. En effet, il a pu se lire de deux manières opposées. Des lecteurs prévenus en sa faveur l'ont pris comme témoin d'un effacement de la culture chrétienne et de la langue parlée naturelle à l'Espagne, latine d'abord, romane ensuite. D'autres, au contraire, ont souligné le caractère excessif de la déclamation d'Alvare et n'ont voulu voir dans ses attaques qu'un procédé rhétorique de grossissement, accompagné d'une argumentation à la fois juridique et morale, destinée à justifier son attitude intransigeante. Les martyres, en effet, offriraient un sens plus net et plus positif, s'ils étaient présentés comme la réaction d'un instinct de conservation indispensable à un christianisme en danger de disparition.

Ces deux lectures n'ont pas été suffisamment attentives à la teneur du texte. Car celui-ci est en réalité plus excessif dans sa forme que dans son contenu. Les affirmations présentées sont en effet crédibles, du fait qu'elles reposent sur des données que nous pouvons partiellement contrôler. Alvare a limité la cible de ses attaques : il s'en prend uniquement aux laïcs. Ni les moines, ni les prêtres ne sont en cause. La culture chrétienne traditionnelle (la Bible et surtout les Pères de l'Eglise), n'est plus l'objet d'études chez ces laïcs ; et cette interruption de la tradition hispano-gothique avive son amertume. De plus, les laïcs qui irritent Alvare appartiennent à l'élite des lettrés, c'est-à-dire à une minorité. Car notre auteur ne peut ignorer que l'accès direct à la culture écrite a toujours été réservé à un petit cercle d'intellectuels privilégiés - en dehors du clergé.

Enfin, l'indifférence des jeunes intellectuels aux études latines les rend inaptes à maîtriser le latin savant et raffiné qui

---

114. Ce passage a été souvent cité et parfois traduit, mais rarement dans son intégralité ; sa fin est notamment ignorée par tous les traducteurs : F.R. FRANKE, *Die freiwilligen*, p. 11-12 ; F.J. SIMONET, *Historia*, p. 369-371 ; R. WRIGHT, *Late latin*, p. 157-158 ; et surtout D. MILLET-GERARD, *Chrétiens mozarabes*, p. 49-50.

115. Commentaire de ce texte dans A.G. CHEJNE, *Muslim Spain*, p. 184-185 ; M.C. DIAZ Y DIAZ, *De Isidoro al siglo XI*, Barcelone, 1976, p. 169 ; J. FONTAINE, *L'art mozarabe*, p. 32 ; F.R. FRANKE, *Die freiwilligen*, p. 12 ; D. MILLET-GERARD, *Chrétiens mozarabes*, p. 50-51 ; R. MENENDEZ-PIDAL, *Orígenes*, p. 436-437 ; P. RICHE, *Ecoles et enseignement*, p. 84 ; F.J. SIMONET, *Glosario*, p. IX-X, XXIX-XXXI et *Historia*, p. XLVIII et 369-371. Il faut faire un sort particulier à l'interprétation de R. WRIGHT, *Late latin*, p. 158, selon laquelle, le mot *latinus* aurait le sens non de "latin", mais de "roman" : il serait synonyme de *latinado*, qui apparaîtra avec ce sens... quelques siècles plus tard ! Cette interprétation est démentie par toute l'organisation du passage.

est la norme pour Alvare. Lorsqu'il s'écrie que les Latins se détournent de leur propre langue, Alvare veut dire qu'ils dédaignent le bon usage du latin, la grammaire, l'*Ars Donati*. Car elle est désormais la seule à donner accès au maniement d'une "prose d'art (*Kunstprosa*)" héritière de l'Antiquité. Alvare lie, comme il est naturel, les deux connaissances : celle de la foi pluriséculaire de l'Espagne, celle de la langue antique qui l'exprime.

### *Séduction de la culture arabo-islamique*

Le sens ici proposé sera plus assuré, si l'on considère en même temps la suite de sa diatribe, car les points sur lesquels l'Islam met le christianisme et la latinité en danger sont décrits dans une violente antithèse à ce qui précède. Les jeunes générations sont fascinées par la nouvelle culture et par la nouvelle religion. Elles acquièrent des compétences à la fois littéraires et théologiques grâce à l'étude de la langue arabe, du Coran et de ses exégètes, et en participant aux débats qui animent les écoles - en général malikites - cordouanes. Par leur enthousiasme et leurs éloges, elles contribuent efficacement à l'essor et au rayonnement de la culture arabo-islamique<sup>116</sup>. La conséquence est grave : l'Eglise perd peu à peu ce médiateur indispensable auprès de la masse des fidèles que constituait l'élite des laïcs cultivés. Leur puissance et leur rang - comme dans la chrétienté de l'Antiquité Tardive d'abord, de la société féodale ensuite - faisaient d'eux des exemples que l'on devait suivre et que l'on suivait. Or, les voici qui trahissent le petit peuple et le clergé, demeuré attaché à la foi chrétienne toujours exprimée liturgiquement en langue latine.

Y aurait-il pire ? La fin du document, si obscure soit-elle, fait référence à la subtilité formelle et au prestige de la poésie profane arabe chez ces chrétiens, dont la foi est obscurcie. Faut-il deviner, derrière les termes techniques, des allusions à des formes neuves de poésie aulique ? Le texte d'Alvare n'est malheureusement pas facile à comprendre littéralement<sup>117</sup>. Cependant, il est sûr qu'il

---

116. "Ingenti studio lata constrictaque lingua laudando diuulgant", constate Alvare. La phrase fait difficulté. Nous comprenons que *lingua* est pris au sens de "style, registre d'expression". Les deux adjectifs *latus* et *constrictus* appartiennent au vocabulaire de la rhétorique. Ils sont notamment employés dans une même phrase où Cicéron juge le style des Stoïciens trop "resserré" et le style des Académiciens et des Péripatéticiens trop "abondant" : "Nam, ut Stoicorum astrictior est oratio aliquandoque contractior quam aures populi requirunt, sic illorum liberior et latior quam patitur consuetudo iudiciorum et fori". Alvare a repris ces deux qualifications en les réunissant en un oxymoron comme il les aime. D'ailleurs, on peut très bien comprendre que ces jeunes intellectuels laïcs manient aisément les deux registres, mais alternativement.

117. L'expression "sublimiori pulcritudine finales clausulas unius litterae coartatione decorant" correspond sans doute à quelque jeu esthétique sur l'écriture. L'écriture arabe ne note pas obligatoirement les voyelles brèves : ainsi, une syllabe finale pouvait être représentée par un unique graphème, dont l'élégance

se réfère aux canons de la poésie arabe, et que sa diatribe, par conséquent, correspond à une réalité littéraire, culturelle et sociale de la Cordoue de son temps. La versification arabe traditionnelle a été modifiée et enrichie au contact de la poésie populaire née dans l'Espagne romano-wisigothique latinophone<sup>118</sup>. Des formes hybrides sont nées de cette rencontre, dont notamment les *muwassah*<sup>119</sup>. Ces poèmes se caractérisent par l'emploi de formes romanes dans les refrains<sup>120</sup>. Or, de telles créations poétiques sont le signe certain d'une hybridation culturelle.

Dans la Cordoue déjà fastueuse d'Abd-Ar-Rahman II, la genèse de ces formes poétiques, promises à une belle floraison, était assurément en oeuvre. Il n'est pas démontré qu'Alvare pense à une telle élaboration. Mais tout indique la réalité de la symbiose qui se produisait. Alvare feint l'ignorance en suggérant son savoir. Comme Cicéron parlant dans ses *Verrines* des oeuvres d'art, il affecte une indifférence de vieux Romain ; mais il laisse le lecteur deviner l'étendue de son information. Rappelons qu'il connaissait les lettres profanes latines : il les avait officiellement mises à l'index ; les lettres profanes arabes étaient à fortiori justiciables du même silence. Tout concourt donc à corroborer l'hypothèse suivante : Alvare sait qu'il existe une poésie arabe profane et savante ; il redoute les séductions qu'elle exerce nécessairement sur des esprits avides de plaisirs raffinés, et auxquels la vieille poésie latine profane était normalement déconseillée et sans doute fermée. Ce n'est pas

---

pouvait être soulignée par la disposition calligraphique. La fin du texte est peu intelligible ; mais nous croyons comprendre que la phrase suppose connue du lecteur une autre particularité de l'alphabet arabe : les lettres en effet changent selon leur position dans le mot. Il y a donc pour un même phonème trois graphèmes, selon que la lettre est en début, en milieu ou en fin de mot. Les mots *per uarias dictiones plurimas uariantes* pourraient justifier une telle lecture. Sur ces données, cf. CH. PELLAT, *Langue*, p. 68-87.

118. Le vers arabe classique se caractérisait, sous sa forme savante, par une double opposition : d'abord entre syllabes accentuées et syllabes atones, mais aussi entre syllabes brèves et syllabes longues (A. MIQUEL, *La littérature arabe*, p. 23 sqq.) ; les distinctions entre voyelles brèves et voyelles longues font partie des structures phonologiques de l'arabe parlé, même encore de nos jours (CH. PELLAT, *Langue et littérature arabes*).

119. CL. SANCHEZ-ALBORNOZ, *El Islam de España*, p. 177 sqq.

120. Ces refrains romans ont été identifiés et translittérés (ils sont écrits en alphabet hébreu) par S.M. STERN, *Les vers finaux en espagnol dans les Muwassahs hispano-ibériques, Une contribution à l'histoire du Muwassah et à l'étude du vieux dialecte espagnol "mozarabe"*, in *Al-Andalus*, t. 13, 1948, p. 299-343. L'auteur affirme que la première floraison de ce genre poétique se produisit au début du X<sup>e</sup> siècle. Or, Alvare écrit son invective moins de deux générations avant cette époque. Ce fait montre bien en outre que le roman a eu accès à une *scripta* par l'intermédiaire des cultures hébraïque et arabe, avant d'être consacré dans la littérature d'origine latine.

un hasard si la poésie profane romane apparaît d'abord en scripta sémitique et si elle se glisse dans les formes pourtant élaborées de la poésie arabe : cet espace imaginaire, au lieu d'être interdit par les rigueurs de la tradition chrétienne, était libre.

### *Conversions et acculturation*

Alvare ne trahit sans doute donc guère la vérité. Il dénonce un danger réel : l'assimilation de la civilisation chrétienne hispano-gothique par la civilisation arabo-islamique. La diatribe, que nous venons d'analyser illustre un cas précis de ce péril. Alvare a-t-il eu tort de procéder à une extrapolation ? Notre connaissance des réalités historiques, surtout à Cordoue, est loin de suggérer la vanité de telles craintes au IX<sup>e</sup> siècle, du moins dans le cas des sujets qui étaient en contact étroit avec le pouvoir, la culture et la religion de l'occupant. Seul, le clergé régulier courait peu de risques d'être influencé en profondeur. Mais le clergé séculier, les laïcs *potentes* et les citadins subissaient l'attraction puissante des vainqueurs. L'historiographie espagnole contemporaine a réussi à prouver aujourd'hui que les habitants des territoires occupés ont lutté pour garder leurs coutumes, leur langue et leur foi<sup>121</sup>. La réalité de cette résistance n'est pas niable ; mais les succès qui ont couronné ces efforts laissent place à bien des incertitudes. Car si la faiblesse numérique des nouveaux venus a été régulièrement soulignée (peut-être avec exagération<sup>122</sup>), l'efficacité de leur conquête spirituelle n'en a été que plus frappante<sup>123</sup>.

Comme toujours, les campagnes ont dû rester les plus fidèles à leur tradition<sup>124</sup>. Mais plus les villes ont été prospères, et plus elles ont été le lieu d'une intense acculturation<sup>125</sup>. Passons sur les

121. Le symbole en a été Omar Ibn Hafsun.

122. C'est notamment le cas de CL. SANCHEZ-ALBORNOZ, *El Islam*, p. 164. A côté des vagues successives d'occupation, il se produisit assurément un courant continu d'immigration du continent africain vers l'Europe ; mais ce n'était pas des événements qui méritaient les honneurs de l'historiographie musulmane. Cf. E. LEVI-PROVENÇAL, t. 1, p. 137, t. 3, p. 167 sqq. On a un bon exemple de ces phénomènes de capillarisation à la frontière du Mexique d'aujourd'hui, par où s'accroît peu à peu la "latinisation" des départements limitrophes des Etats-Unis. Une information élitiste comme celle d'Al-Andalus n'en offrirait aucune trace.

123. V. CANTARINO, *Entre monjes y musulmanes*, p. 118 ; A.J. CHEJNE, *Muslim Spain*, p. 31 et 182-185 ; P. GUICHARD, *Structures sociales ' orientales ' et ' occidentales ' dans l'Espagne musulmane*, Paris-La Haye, 1977 (*Conclusions*) ; J. FONTAINE, *L'art mozarabe*, p. 21 sqq. ; E. LEVI-PROVENÇAL, t. 1, p. 73-77 ; R. MANTRAN, *L'expansion*, p. 193 sqq.

124. E. LEVI-PROVENÇAL, t. 3, p. 217-220.

125. On sait que la cité est "dès le début de l'Islam... le centre vital de la communauté", comme le dit R. Mantran (*L'expansion*, p. 269).

détails de ce procès. Soulignons néanmoins qu'en cette occurrence, comme autrefois face aux Romains les élites hellènes en Grèce ou celtes en Gaule, une partie importante de l'aristocratie romano-gothique a très vite accepté les nouveaux maîtres ; elle a apporté un appui fidèle à leur administration ; elle a été fascinée par la splendeur d'une cour qui n'avait son équivalent nulle part ailleurs en Occident Latin<sup>126</sup>. Quels qu'en fussent les motifs, de nombreuses conversions à l'Islam se produisirent. Les émirs avaient à résoudre de graves problèmes administratifs et disciplinaires. Les haines (*asabyya*) interethniques (Kaisites, Kalites, Berbères...) rendaient leurs sujets "naturels" souvent ingouvernables. Ils résolurent avec sagesse la question en s'appuyant d'abord sur les *muwallads* (convertis) : ceux-ci méritèrent ainsi une promotion sociale grâce à laquelle ils oublièrent le temps de leur splendeur gothique<sup>127</sup>.

Cette faveur s'étendit souvent aussi aux chrétiens. Les familles les plus puissantes procurèrent des appuis loyaux au palais<sup>128</sup>. La garde personnelle des émirs était formée de chrétiens qui leur furent dévoués sans défaillances<sup>129</sup>. Le luxe des bâtiments, le faste des fêtes, le goût des beaux vêtements, l'amour de la musique - car Cordoue imitait brillamment Bagdad<sup>130</sup> - transformait peu à peu toute la société urbaine, *muwallad* ou *mozarabe* : Cordoue n'était plus une *urbs* ni une *ciuitas*, mais une *madina*<sup>131</sup>. Il y aurait donc eu matière à inquiéter des esprits

---

126. E. LÉVI-PROVENÇAL, t. 3, p. 217-220.

127. *Ib.*, t. 1, p. 35-38, 187 ; t. 3, p. 181.

128. On se rappelle que la personnel de l'administration byzantine resta en place aux VII/VIII<sup>e</sup> siècles, en Orient (Syrie, Egypte : R. MANTRAN, *L'expansion*, p. 109-110 et 298-299 et D. et J. SOURDEL, *La civilisation*, p. 34 sqq.). L'Espagne Omeyyade ne dérogea pas à ces pratiques d'assimilation. Parmi les hauts fonctionnaires chrétiens, rappelons l'*exceptor* (chargé de la perception des impôts) et le *ensor* (ou "cadi des chrétiens", chargé de juger les conflits entre les mozarabes). On n'oubliera pas non plus le métropolitain qui avait son siège à Tolède et ne pouvait être nommé sans l'assentiment de l'émir. Il en était de même pour les différents diocèses. Sur tout ceci, E. LEVI-PROVENÇAL, t. 1, p. 78-79 ; t. 3, p. 219-221.

129. Elle eut même un chef célèbre au temps d'Al-Hakam Ier, le *comes* Rabi, fils de Teodulfo (E. LEVI-PROVENÇAL, t. 1, p. 164-165).

130. Description de la vie au palais du temps d'Abd-Ar-Raman II dans E. LEVI-PROVENÇAL, t. 1, p. 254-278. En outre, la Cordoue Omeyyade s'ouvre désormais aux influences prestigieuses de la Bagdad Abbasside (malgré les rivalités dynastiques). Ce phénomène accrut l'orientalisation d'Al-Andalus.

131. Typologie de la *madina* dans E. LEVI-PROVENÇAL, t. 3, p. 332-334. On ajoutera un élément important de réflexion aux considérations déjà énoncées, dû à un travail tout récent : M. BARCELO, *Un estudio sobre la estructura fiscal y los procedimientos contables del emirato omeya de Córdoba (755-912) y del Califato (912-976)*, in *Acta mediaevalia*, t. 5-6, Barcelone, 1984-1985, p. 45-72. D'après cet auteur, la Kura de Cordoue comptait de 72 à 82 % de musulmans (y compris les *muwalladun*),



moins rigoristes que ceux des moines ou de quelque laïc chagrin<sup>132</sup>. La Chrétienté du Nord est encore impuissante : elle essuie sa plus sanglante défaite en 854 à la bataille du rio Guadalete, malgré le soutien d'une armée formée de Tolédans révoltés<sup>133</sup>. Les interventions militaires des Francs se bornent à la Catalogne septentrionale ; le soutien de Charles le Chauve aux mozarabes est purement verbal<sup>134</sup>. L'espoir d'une libération par les armes chrétiennes est donc encore chimérique.

### *L'élitisme contre la communication*

La prise de conscience et la crise morale qui s'ensuit éclatent tout à fait logiquement. Euloge et Alvare sont assurément des caractères vifs et des esprits animés ; ils n'ont pas, pour autant, inventé tous les dangers qu'ils dénoncent. La structure historique, sociale et culturelle dans laquelle ils se trouvaient engagés peut se décrire sous forme d'une opposition terme à terme. Et cette analyse souligne combien tout joue alors en défaveur de la culture dont ils sont les légataires et les défenseurs. Que voyons-nous en effet ? Du côté des mozarabes, un peuple conquis : du côté des musulmans un peuple conquérant ; une culture savante latine dominée chez les premiers : une culture arabe savante dominante chez les seconds ; l'héritage latin privé de l'appui que représente une culture

---

contre 18 à 28 % de *dîmmis* (c'est-à-dire de chrétiens ou de juifs), vers le milieu du IX<sup>e</sup> siècle. La pression fiscale s'était justement accrue vers 850, pour atteindre un déséquilibre d'une proportion de trois à un en défaveur des "protégés" ! De toute manière, si l'on regarde le tableau de l'Espagne musulmane au X<sup>e</sup> siècle brossé par E. Lévi-Provençal (t. 3), on mesure la réalisation effective de ce que les chrétiens les plus alarmés, mais aussi les moins aveugles, discernaient un siècle plus tôt dans leurs projections angoissées. Le succès de l'acculturation des chrétiens par l'Islam andalou est désormais confirmé dans les travaux précités de P. GUICHARD (*Structures ; Al Andalus*).

132. F.J. SIMONET, *Historia*, p. 35 a fait appel aux éloges décernés aux mozarabes tolédans par le roi Alphonse VI après la libération de la cité pour prouver le succès réel et profond de la "résistance" passive durant l'occupation. De bons esprits ont supposé que la "résistance" active des martyrs aurait compromis l'avenir du christianisme dans Al-Andalus. Mais elle a d'abord embrasé d'enthousiasme l'ancienne capitale des Wisigoths. Ensuite, la reconquête était encore fragile au XI<sup>e</sup> siècle ; il ne fallait peut-être pas inciter à la faiblesse une population qui était désormais aux avant-postes. Enfin, Alphonse VI était un sage : comment mieux reconstituer l'unité spirituelle d'une nation qu'en niant qu'elle ait jamais été délitée ?

133. E. LEVI-PROVENÇAL, t. 1, p. 291-295.

134. Sous forme de sa fameuse lettre, et de la mission des moines Usuard et Odilard. Cf. E. LEVI-PROVENÇAL, t. 1, p. 228-229 et 238-239 et J. FONTAINE, *Mozarabie hispanique*, p. 36-38.

aristocratique fidèle et prestigieuse : la tradition culturelle arabe puissamment animée par une culture aristocratique en plein essor ; la tradition latine coupée d'une culture populaire qui cesse d'être fière des modèles qu'elle lui apportait autrefois : une créativité littéraire et artistique arabe soutenue par une culture populaire en osmose avec ses modèles. De tels contrastes conduisent à des effets absolument opposés chez les intellectuels des deux camps. Pour les chrétiens, la conséquence est un double rejet : ils se refusent à laisser en quelque manière que ce soit se dégrader leur culture et leur langue de prestige ; ils refusent tout contact avec la culture et la langue populaires. Pour les musulmans, il s'ensuit un effet d'auto-suffisance qui repousse aux marges de la société andalouse la culture latino-chrétienne.

### *Révolution et réalisme*

Face à l'influence écrasante de la langue, de la culture et de la religion arabes, surgit un mouvement local d'autocorrection à l'égard de la culture latine chrétienne et de provocation à l'égard de la culture arabe islamique. S'agissait-il d'une réaction excessive ? Sur le plan religieux, la question peut se poser et il n'est pas exclu d'y répondre de manière positive. On a, en effet, pu qualifier ces martyres de "volontaires" ; Alvare, Euloge et les chrétiens exécutés dans l'année 856 ont parfois été jugés sévèrement du fait qu'ils ont été accusés de mettre la communauté chrétienne en danger. Ils exaspéraient le pouvoir musulman et compromettaient ainsi la survie du christianisme dans l'Espagne conquise. Mais ces considérations reproduisent, en fin de compte, celles qui avaient été faites au concile de Cordoue qui condamna le mouvement<sup>135</sup>.

Or cette assemblée s'est réunie sous l'autorité de l'émir. Et une partie de la hiérarchie ecclésiastique présente, qui n'appartenait pas au monde monastique, entretenait sûrement de bons rapports avec les intellectuels (*fakihs*) et les autorités judiciaires musulmanes (*cadis*). Ensuite, l'interdiction de manifester publiquement sa foi, constituait une de ces inégalités qui minaient subtilement l'assise sociale du christianisme : elle constituait une forme d'agression contre laquelle les revendications n'étaient pas sans fondement<sup>136</sup>. L'accroissement de la pression fiscale à l'encontre des non convertis, précisément décidé à cette époque, aggravait les effets destructeurs du statut antérieur<sup>137</sup>. L'agitation fomentée par Alvare et Euloge correspond à un désir de protestation contre ce

---

135. Sur ce concile, E.P. COLBERT, *The Martyrs of Cordoba*, p. 176 sqq. et 280 ; F.R. FRANKE, *Die freiwilligen Märtyrer*, p. 92 sqq. ; E. LEVI-PROVENÇAL, t. 1, p. 237 sqq.

136. Sur la situation des "protégés" en pays musulmans, D. et J. SOURDEL, *La civilisation*, p. 197 sqq, mais aussi J.P. PERONCEL-HUGOZ, *Le radeau de Mahomet (2)*, Paris, 1984, p. 62 sqq. ; p. 93 sqq.

137. Sur cet aspect, M. BARCELO, *Un estudio*, cité *supra*, n. 131.

qui était à leurs yeux une indéniable injustice : en ces temps de spiritualité, leur revendication juridique et politique a pris assez naturellement la forme d'une affirmation d'identité religieuse<sup>138</sup>. En outre, l'Espagne musulmane évolua vers un califat de plus en plus répressif, prodrome de l'intolérance, dès le règne d'Al-Mansour, alors que l'opposition mozarabe était devenue très discrète<sup>139</sup>. Enfin, rien ne prouve que le silence et la soumission, même apparente, auraient aidé le christianisme à mieux perdurer<sup>140</sup>.

On en conclura qu'Alvare et Euloge sont les témoins, les acteurs et les victimes les plus notables d'une crise aiguë, tout autant que les initiateurs d'une erreur historique. Ils sont en fait prisonniers d'un réseau de contraintes qui enserrant leur destin comme dans un étau : aucune bonne solution ne pouvait les en arracher. Leur choix est donc, sur le plan humain, celui du désespoir. Il ne leur reste que l'espérance théologique qui leur permettra de transformer leur désarroi en témoignage actif (retrouvant par là le sens traditionnel du martyre) de leur révolte. On comprend mieux, dès lors que leurs partis pris linguistiques aient fait si peu de place au réalisme pratique ; ils découlent, eux aussi, d'une situation intenable où les interactions entre les langues en présence constituent des enjeux

---

138. De toute manière, pour parler au moyen de concepts plus modernes, mais qui reflètent cette réalité du IX<sup>e</sup> siècle, toute résistance intérieure contre un ordre établi par un occupant devient *ipso facto* illégale : elle sera donc suspectée par le pouvoir établi (formé d'occupants ou de leurs alliés) de faire courir des risques inutiles à l'ensemble d'une population dont elle voulait manifester la volonté et protéger les valeurs.

139. E. LEVI-PROVENÇAL, t. 2, p. 222 sqq. Il y a alors un profond décalage chronologique entre la révolte des martyrs volontaires et la répression autoritaire : la cause alléguée a donc été sans effet.

140. La différence est très grande avec la situation décrite par Tertullien dans son *De corona* (éd. J. FONTAINE, Paris, 1966). Le soldat qui se distingue de ses compagnons d'armes et prend la décision de risquer sa vie n'y est obligé par aucune autre contrainte que celle d'affirmer une identité interdite, mais qu'il désire proclamer. Il ne respecte pas ce faisant l'interdiction de l'Eglise, qui s'est toujours opposée à ce qu'un chrétien prenne l'initiative délibérée du martyre. Mais sa réaction s'est produite au sein d'une société largement païenne, assez indifférente en fait à l'unité religieuse, et à un moment où le christianisme, encore très minoritaire, devait accepter de durer au prix de certains compromis, jusqu'à un triomphe final possible. Les Cordouans vivent la situation contraire : ils sont face à un état pourvu d'une très forte idéologie religieuse unitaire ; ils portent en eux le souvenir du temps - pas si ancien - où le christianisme était la religion de l'Espagne wisigothique ; ils n'ignorent pas que l'acceptation des règles imposées par l'occupant a déjà fait perdre au christianisme une grande partie de ses fidèles : ils ont donc le sentiment qu'une attitude de compromis est dangereuse (sans pouvoir prouver, bien sûr, que la contestation ouverte sera meilleure). Sur les filiations littéraires entre l'oeuvre de Tertullien et celle d'Euloge et d'Alvare, cf. J. FONTAINE, *La literatura mozárabe*, p. 122.

majeurs.

### *Restauration cordouane du latin*

Quels sont les statuts respectifs, en effet, des deux langues, arabe et latine, un siècle et demi après la chute du royaume de Tolède ? Les forces et les faiblesses en étaient absolument antithétiques, tant du point de vue culturel que social. Car le latin savant, écrit et parlé, était devenu tout à fait minoritaire : au contraire, l'arabe littéral était désormais largement majoritaire, tant en prestige qu'en usage. Le latin parlé populaire s'était mué en roman ; il en était résulté un écart désormais très difficile à franchir avec le latin écrit traditionnel du culte chrétien, tel notamment qu'il était lu aux fidèles à partir de la *Vulgate* : l'arabe dialectal était resté très proche de l'arabe coranique (la rédaction du *Coran*, postérieure à la mort de Mahomet, ne datait guère que d'un siècle). Une des bases phonologiques essentielles du latin littéraire avait disparu, puisque le latin parlé tardif et le protoroman avaient perdu les oppositions quantitatives du latin parlé classique : tout au contraire, le système vocalique de l'arabe dialectal reposait sur de vigoureuses oppositions de ce type<sup>141</sup>. Il résulta d'un tel contraste que des intellectuels, à la fois conscients de cette situation totalement défavorable aux lettres latines, ulcérés de constater combien la culture arabe bénéficiait de bases robustes, et désireux de compenser à tout prix cette différence, sollicitèrent les points d'appui dont ils disposaient, de leur côté, avec d'autant plus d'insistance, que ceux-ci étaient faibles.

Il se produit en conséquence des effets de miroir déformant : les lettrés chrétiens cherchent à se définir à travers et contre la culture et la langue arabes. Quêtant ainsi leur identité linguistique dans des reflets trompeurs, ils sont amenés à rompre avec leur réalité<sup>142</sup>. L'exemple le plus frappant est la restauration par Euloge

---

141. On sait que l'arabe distingue trois phonèmes vocaliques *a, i, u* qui peuvent être longs ou brefs (par nature). En fait, certains grammairiens arabes comptent les voyelles longues comme des consonnes.

142. Le dialecte roman du Sud et l'*Aljamiado* ne doivent pas être considérés comme deux langues distinctes. L'*Aljamiado* est simplement le nom arabe du *romance*, comme l'a établi avec des arguments convaincants F.J. SIMONET, *Glosario*, p. VIII-IX. Ce n'est donc pas un *sabir*, mais un dialecte hispano-roman enrichi de mots et de locutions arabes. Ce dialecte était, de toute manière, naissant, au moment de l'invasion ; le rapport numérique entre romanophones et arabophones était trop déséquilibré en faveur des premiers pour que se constituât un *sabir* ou un créole, langues formées par une hybridation qui supposerait un équilibre entre les ethnies des locuteurs au contact les uns des autres (cf. *Les langues dans le Monde ancien et moderne*, t. 1, Paris, CNRS, 1981, p. 620 sqq., *Pidgins et créoles*). Les deux livres fondamentaux pour l'histoire linguistique de la péninsule sous l'occupation arabe sont ceux de F.J. SIMONET, *Glosario* et de R. MENENDEZ PIDAL, *Orígenes*. Ils sont utilement complétés par la grande synthèse de K. BALDINGER, *La fragmentación*. Le dialecte mozarabe a été très bien étudié récemment par A. GALMES DE FUENTES, *El dialecto mozárabe de Toledo*,

d'une poésie métrique<sup>143</sup>. On doit supposer que l'existence de genres littéraires de ce type chez les occupants n'est pas étrangère à ce retour à marches forcées vers le classicisme. Or l'évolution de la langue parlée populaire s'était achevée par la création d'un roman hispanique du Sud<sup>144</sup>. Certes, divers travaux ont démontré que le dialecte roman des mozarabes du Sud était assez conservateur, et donc moins évolutif que le castillan par rapport au latin parlé tardif<sup>145</sup>.

*Fin de la communication générale latine*

Mais une étude attentive de divers traits de la morphologie et du vocabulaire des oeuvres écrites par Alvare et par Euloge a clairement prouvé qu'un abîme séparait désormais la langue parlée naturelle des Cordouans (l'*aljamia*) du latin, même tardif, et même élémentaire<sup>146</sup>. En effet, les hésitations et les confusions très nombreuses de nos textes démontrent la pression exercée par l'usage

---

*I, Systema de transliteración del aljamiado mozárabe, in Al-Andalus, t. 42, 1977, p. 183-206 ; II, Rasgos lingüísticos principales, ib., p. 249-299 et Dialectología mozárabe, Madrid, 1984. On verra dans ces derniers travaux confirmation du fait que l'aljamiado désigne bien le roman du Sud de l'Espagne, et qu'en outre, le parler de Tolède n'est pas très différent de celui de Cordoue.*

143. ALB., *Vita Eul.*, 4 : "Ibi metricos quos adhuc nesciebant sapientes Italiae, pedes perfectissime docuit nobisque post egressionem suam (Euloge était alors en prison) ostendit". Les goûts savants d'Euloge sont en harmonie avec ceux d'Alvare. On a peu commenté cette restauration (P. RICHE, *Ecoles*, p. 83). Faut-il vraiment croire qu'Alvare a appris la métrique antique de la bouche d'Euloge ? N'y a-t-il pas un acte de courtoisie de sa part à l'affirmer ? On le remarquera en outre : c'est en prison qu'Euloge, victime d'un ordre de Reccafred, a "inventé" cet art. Le récit est donc bâti de manière à montrer, par un effet d'antithèse, comment le bien a surgi d'un mal, grâce à ce médiateur, et comment la révolte ouverte de celui-ci eut des conséquences positives. L'art de la scansion semble néanmoins avoir été neuf pour nos auteurs, si l'on en juge par leur maladresse : cf. DAG NORBERG, *L'accentuation des mots dans les vers latins du Moyen Age*, Stockholm, 1985, p. 5-7. Leur situation culturelle fait donc de nouveau songer à une imitation de la Renaissance carolingienne (comme le supposait J. FONTAINE, *La literatura mozarabe*, p. 132-133).

144. De toute manière, cette transformation phonologique remonte au latin parlé tardif (III<sup>e</sup>/IV<sup>e</sup> siècles). Cf. V. VÄÄNÄNEN, *Introduction*, p. 29 sqq.).

145. Cf. R. MENENDEZ-PIDAL, *Orígenes*, p. 520 sqq. et surtout A. GALMES DE FUENTES, *El dialecto mozárabe*, p. 252-253 (non diphtongaison des phonèmes e et o brefs accentués), 258 (maintien de la distinction entre les phonèmes u bref et o long finaux), 263 (maintien de la consonne f initiale).

146. J. GIL, *Apuntes*, p. 201.

quotidien sur nos lettrés<sup>147</sup>. La mise en place de la nouvelle langue était achevée<sup>148</sup>. Euloge et Alvare se sont donc donné pour mission de combattre ce qu'ils considèrent comme une dégradation inadmissible du patrimoine latin ; ils refusent "le latin des illettrés", et veulent revenir aux normes du beau langage<sup>149</sup>. De plus la rivalité qui oppose leur création littéraire en latin à celle en Arabe leur a fait perdre un certain sens de la mesure "classique", qui était encore le propre d'Alcuin, de Paul Diacre ou de Théodulphe. Il suffit donc de raisonner *a fortiori* à partir de ces conclusions.

En effet, toutes les données qui conduisirent à la rupture de la communication en Gaule au début du même siècle se trouvent réunies deux générations plus tard à Cordoue : passage de la langue parlée au stade roman d'un côté ; restauration raffinée de la langue latine, associée à un renoncement au *sermo humilis* latin de l'autre. Même sans qu'un canon conciliaire comme celui qui fut édicté à Tours en 813 nous en donne l'indication directe, il est certain que la communication verticale en latin est désormais brouillée de façon très grave dès le milieu du neuvième siècle à Cordoue. Ni Alvare ni Euloge n'étaient plus capables de s'adapter aux exigences d'une communication générale appuyée sur le latin. Ils ne cherchent même plus à maintenir la fiction selon laquelle la langue de Rome serait la forme écrite de la langue commune aux Cordouans d'ascendance hispanique. Leur parole obstinément traditionnelle est devenue inaccessible aux illettrés. Les contradictions de leurs exigences théoriques (éloge et simultanément refus du *sermo rusticus* ; dépréciation et en même temps admiration du *sermo urbanus*) et les orientations de leur pratique (recherche d'une langue latine restaurée, savante et raffinée jusqu'à l'obscurité dans un réflexe orgueilleux de rivalité avec la littérature arabe) contribuent puissamment à l'occultation finale de la latinité et la reflètent<sup>150</sup>.

---

147. Ces fautes sont, en effet, parfois des hyperurbanismes (J. GIL, *Notas*, p. 157), mais reflètent aussi les transformations profondes de la langue parlée populaire, notamment en matière de morphologie.

148. Ce que nous appelons la "cristallisation" était sûrement accompli. Sur ces questions, cf. *infra*, chap. IX. La situation rappelle de près celle de la Gaule : il s'agit de divergences d'abord sporadiques brusquement généralisées.

149. Le concept de retour aux normes du beau langage apparaît nettement sous la plume d'Alvare : Euloge ne garde pas son immense science pour lui seul, mais la dispense à ses amis. Il "corrige les termes fautifs (*uitiata corrigens*), restaure ceux qui étaient brisés (*fracta corrigens*), remet en vigueur ceux qui étaient tombés en désuétude (*inusitata restaurans*) et en honneur ceux qui sont anciens (*antiqua repriorans*)". On est tout près d'Alcuin qui recommandait de *uetera reformare et in antiquum reponere ordinem*. Faut-il aussi penser, par moments, à Fronton et aux écrivains antiquisants du Haut Empire ?

150. Nos conclusions, on le voit, sont donc à l'opposé de celles qu'a récemment avancées R. WRIGHT, *Late Latin*. Elles rejoignent les thèses proposées par R. MENENDEZ PIDAL, *Orígenes*, mais en décalant leur

### Une querelle doctrinale et linguistique

Cette réalité sociolinguistique ne pouvait échapper aux locuteurs lettrés qu'à la condition qu'ils fussent décidés à l'ignorer. Ce refus de la nouveauté reposait peut-être sur une réaction inconsciente provoquée par l'angoisse ; car la disparition de la collectivité latine ne pouvait être ressentie que comme un indice négatif de l'arrivée des temps apocalyptiques<sup>151</sup>. Analyser les transformations subies par la langue parlée populaire était certes difficile. Mais les contours du futur hispano-roman, si indécis et si flous au VII<sup>e</sup> siècle, étaient plus clairement dessinés au IX<sup>e</sup>. Le contraste entre l'ancienne et la nouvelle langue ne pouvait plus, alors, échapper complètement aux locuteurs lettrés. Qu'Euloge et Alvare se soient engagés dans une impasse, en ce qui concerne la communication, est à la fois l'effet et le signe d'une telle rupture dans l'histoire de leur langue et de leur culture.

La violence des conflits dans lesquels ils ont été pris a servi de révélateur ; mais ceux-ci ont continué après leur disparition. Une âpre querelle a opposé à partir de 858 Samson, abbé du monastère de Peinamellaria, à l'évêque Hostégise de Malaga<sup>152</sup>. Celui-ci avait adopté et prêchait une doctrine christologique inspirée des anthropomorphites. Samson la considéra comme inadmissible et le fit savoir (le souvenir de l'hérésie adoptianiste défendue par l'archevêque Elipand de Tolède était encore présent à toutes les mémoires). L'évêque ne réussit pas à faire condamner définitivement Samson par un concile réuni à Cordoue en 862, et il recourut alors à une autre arme en l'accusant de haute trahison auprès de l'émir.

De cette tempête naquit un livre : Samson rédigea un long plaidoyer en sa propre faveur, l'*Apologétique*. Il y prend très violemment à parti son adversaire, avec une énergie mordante que justifient à la fois la gravité des accusations et l'inélégance des moyens employés pour en assurer le triomphe. Son plaidoyer comporte

---

chronologie de deux siècles. Le terminus *a quo est*, à notre avis, la première moitié du VII<sup>e</sup> siècle (cf. *supra*, chap. III). Le terminus *ante quem* est donc la seconde moitié du IX<sup>e</sup> siècle. Nous placerions volontiers au milieu du VIII<sup>e</sup> siècle la phase finale où le latin parlé tardif achève de se structurer et où le protoroman s'érige en structure. (Cf. *infra* chap. IX) : soit quelques générations après les désordres de la fin du septième siècle et les débuts de la conquête arabe.

151. Les éléments subjectifs et affectifs de ce conflit entre langue "maternelle" et langue "paternelle" ont été analysés par J. BATANY, *L'amère maternité du latin médiéval* et par L. WEISBERGER, *Die Entdeckung der Muttersprache* et *Die Muttersprache im Aufbau unserer Kultur* (3), Dusseldorf, 1971.

152. Sur la querelle, F.J. SIMONET, *Historia*, p. 478 sqq.; P.B. GAMS, *Die Kirchengeschichte*, t. 2, 2, p. 318 et 320-321.

naturellement un acte d'accusation contre son adversaire. Samson y associe la mise en question de la correction de la forme à celle de l'orthodoxie du contenu : Hostégise ne respecte pas la doctrine traditionnelle de l'Eglise ; il ne sait pas s'exprimer en un latin correct ; comment donc pourrait-il posséder une pensée théologique juste ? L'évêque se serait exclu de la chrétienté parce que, notamment, il serait sorti de la latinité. Ainsi peut se résumer l'argumentation de Samson que nous allons considérer plus en détail. Que représentait donc cette dérogation aux normes traditionnelles de l'expression écrite ?

### *Invectives contre la latinité d'Hostégise*

Les passages essentiels du dossier constitué par Samson se trouvent dans le livre II. "Telles sont les paroles du premier paragraphe, dictées par une bouche si impure au nom du concile. Tentera-t-on d'y rechercher la latinité ? On aura du mal à l'y trouver. La science de l'orthographe ? On se rendra compte de son absence. Cherche-t-on à distinguer le sens ? On jugera bientôt que ce sont les paroles d'un malade mental. Qui - ne disons pas un spécialiste de la grammaire, ni de la rhétorique ou de la dialectique, de la philosophie ou de l'orthographe, mais un connaisseur à tout le moins de l'alphabet - pourra ne pas le définir comme un personnage ridicule, ni le vouer aux railleries des enfants ? Il constatera que cet individu, confiant en sa propre sottise, possède en outre un esprit gonflé d'une emphase fardée et il l'entendra dicter sénilement, au nom des évêques, alors qu'il ignore jusqu'à l'ordre des syllabes et ne sait pas le temps des verbes, ses propos si ignobles avec les joues gonflées. Or il est certain qu'il est plutôt un barbare qu'un orateur à l'éloquence latine<sup>153</sup>".

Ces caractérisations générales sont suivies d'analyse et d'exemples : "O le plus malheureux des hommes si, non point comme tu l'as dit, mais peut-être comme tu as cru le dire (et cela, ta sottise t'a, de toute façon, empêché de l'exprimer), *Christianam contemti sunt simplicitatem* ! Que veut dire *contemnere*, écrit avec *m*, comme tu l'as fait, si ce n'est "mépriser", selon le dicton : *Contempserunt sancti uitam mundi...* A moins que tu n'aies peut-être voulu écrire *contenti*, c'est-à-dire *sufficientes*, selon l'avis de Jean-Baptiste ordonnant à des soldats : *Neminem conculatiis neque molestiam faciatis*,

---

153. SAM., *Apol.*, 2, 7, 1 : "Haec sunt uerba uersi primi ab impurissimo ore sub nomine dictata concilii. Vbi si latinitatem quis querat, difficile poterit inuenire ; si ortographiae disciplinam, nullam sentiet esse ; si sensum discutiatur, insani capitis uerba mox poterit censere. Quis non dicam grammaticus, non rhetoricus uel dialecticus, non philosophus aut orthographus, sed, ut ita dicam, communium tantummodo litterarum utcumque imbutus, non illum risui dignum poterit definire, non a pueris subsannandum perhibere, quem confidentem in stultitia sua et mentem coturno fucu inflatam conspicans habere, adhuc ordinem syllabarum ignarum nec tempora uerborum doctum, tam rancidola orsa inflatis buccis sub nomine episcoporum aniliter audit dictare, cum constet eum magis barbarum quam oratorem Latinae facundiae esse ?".



*et contenti estote stipendiis uestris*. C'est-à-dire : ' Que la solde que vous toucherez au moment de servir sous les armes vous suffisent '. Mais ceci s'écrit avec un *n* et non avec un *m*, comme tu as essayé de l'écrire avec ta culture d'inculte<sup>154</sup>".

Instruit par un tel exemple, on n'aura pas de mal à déceler *oleum* sous *odium* et *ouium* sous *hordeum* en raison de la ressemblance entre les débuts respectifs de ces mots et de celle qui existe entre leurs syllabes finales. De plus, qui, en entendant des altérations de cas si extraordinaires ne plisserait pas le front, ne pincerait pas le nez, ne froncerait pas le sourcil jusqu'à oser te traiter d' ' illettré ' par une juste dénomination ?". Car, au lieu de dire *Contenti essemus simplicitati christianae*, tu as dit *simplicitas Christiana* et, en altérant les cas, puisque tu employais le nominatif au lieu du datif, toi qui commettais un barbarisme en altérant l'écriture, tu as maintenant commis un solécisme en altérant les cas. Car, pour illustrer mon propos, l'évangéliste ne dit pas au nominatif : *contenti essetis stipendia uestra*, comme toi, inventeur d'une latinité révolutionnaire, mais a déclaré au datif, *contenti estote stipendiis uestris*<sup>155</sup>".

---

154. *Ib.*, 2 : "O uirorum infelicissime, si ' Christianam ', non ut dixisti, sed ut dicere forte cogitasti, quod tamen stultitia praepediente explere distulisti, ' contenti sunt simplicitatem ' ! Quid est contemnere per M, ut tu scribisti, nisi despicerere, ut est illud : ' Contempserunt sancti uitam mundi'?... An forte ' contenti ', quod est 'sufficientes ', uoluisti scribere, iuxta illam Iohannis Baptistae militibus imperantis sententiam : ' Neminem concutiatis neque molestem faciatis et contenti estote stipendiis uestris ' ? Quod est dicere : 'Sufficiant uobis donatiua quae militaturi accepistis'; quod tamen per N scribitur, non per M, ut tu indocte doctor, temptasti scribere". La référence à saint Jean-Baptiste provient d'*Euan. sec. Lucam*, 3, 14 : "Contentez-vous de votre solde ; ne maltraitez personne". Samson donne deux autres phrases illustrant le vrai sens de *contemnere*, toutes deux prises à l'Écriture. Son exposé constitue ainsi un intéressant essai d'une grammaire latine purement chrétienne qui apparaît au IX<sup>e</sup> siècle, et dont l'exemple le plus célèbre est dû à Smaragde de Saint-Mihiel (éd. L. HOLTZ, B. LÖFSTEDT, Turnhout, 1986). On peut se demander si Hostegise n'aurait pas transformé *contemnere* en un déponent : "Ils ont méprisé". Dans ce cas, sa syntaxe serait meilleure, mais sa morphologie pire.

155. *Ib.*, 3 : "Poteris tali exemplo inlectus id ' oleum ' quod ' odium ', ipsud ' ouium ' quod ' hordeum ', propter principia nominum et exitus finalium sillabarum facile suspicare. Quis etiam mutationes casuum tam insolitas audiens non ilico rugata fronte, contracto nasu, abducto supercilio, iusta determinatione te idiotam audeat appellare ? Nam ut diceres: 'Contenti essemus simplicitati Xristianae', ' contempti ' dixisti ' simplicitas Christiana ', et mutato casu nominatiuo loco datiui, qui ante barbarismum per mutationem litterae, nunc soloecismum fecisti per casus mutationem. Nam ut pateat quae dico, non dixit euangelista per nominatiuum casum: ' Contenti estote stipendia uestra ', sicut tu nouae Latinitatis inuentor, ais, sed ' Contenti estote stipendiis uestris ' per datiuum casum pronuntiauit". La grammaire des cas de Samson est elle-même hésitante, comme on le voit. Nous revenons plus bas sur cette question.

Hostegise emploie une morphologie également incertaine dans le genre des substantifs : "Toi qui en effet ignores les erreurs et les règles, pourquoi oses-tu faire la leçon ? ...Mais tu insistes et dis : *Ex improuisu quidam corrupta pestis*. Mais on dit *quidam uir et quaedam mulier*. Or, *pestis* est du même genre que *mulier*, c'est-à-dire au féminin... Tu dois révolutionner le dogme en t'opposant à leurs sentences<sup>156</sup>". Les confusions de genre coïncident avec des tentatives d'amalgame (assimiler Samson à un traître à l'émirat parce qu'il est hostile à une représentation de Dieu qui rappelle les descriptions coraniques<sup>157</sup>) de la part de l'évêque. Samson s'en prévaut à son propre avantage : la coïncidence entre l'erreur grammaticale et la vanité de l'accusation lui donnait en effet une trop belle occasion de se défendre.

"Tu ajoutes ensuite : *In tantum ut immo idolatrix quam Christianus assertor esse uideretur*. Etonnez-vous, étonnez-vous, je vous en supplie, vous tous qui dans votre expérience croyez connaître la langue savante, face aux propos de cet auteur d'une langue nouvelle... Si le latin, sot, ne se refusait pas à l'accepter, si une langue policée démontrait qu'elle le peut accepter... Mais, du fait que ces distinctions importent, comme je l'ai indiqué, à la latinité, tu aurais dû, si tu l'avais su, distinguer les genres des substantifs et ne pas placer dans la langue commune une seule et même personne sous des genres divers<sup>158</sup>".

#### *Inculture et inhumanité de l'évêque*

Samson crie alors son espoir en la restauration de la latinité en Espagne : "Car, crois-moi, ces ténèbres d'ignorance s'effaceront un jour et l'Espagne retrouvera la connaissance de la grammaire latine<sup>159</sup>". Il résume enfin sa diatribe en ces termes : "Qu'il me suffise

---

156. *Ib.*, 4 : "Qui enim uitia et scema nescis, cur docere praesumis ? ...Sed subiungis et dicis : ' Ex improuisu quidam corrupta pestis '. Nam sicut dicimus ' haec mulier ', sic et 'haec pestis ' ac proinde ' quaedam pestis ', et non, ut dixisti, ' quidam ' debueras dicere... et nous dogmatistes eorum oraculis contradicere...".

157. Cf. P.B. GAMS, *Die Kirchengeschichte*, t. 2, 2, p. 318. L'influence islamique ou, à tout le moins, le désir d'un rapprochement avec les représentations coraniques du paradis semblent probables.

158. *Ib.*, 3 : "Post haec addis : 'In tantum ut immo idolatrix quam Christianus assertor esse uideretur '. Miramini, miramini, obsecro, omnes uiri periti qui scolastica uerba nostis pensare, in huius dictis auctoris linguae nouellae... Si Latinus sermo, o baburre, hoc recipere non recusaret, si Romana facundia caperet, si urbanum labium fari posse monstraret... Cum etsi essent, ut docui, Latinitati fauentia, debueras, si nosses, nominum discernere genera et non in communi sermone unam personam sub genera taxare diuersa".

159. *Ib.*: "Nam crede mihi quia hae ignorantiae tenebrae abolebuntur quandoque et adhuc reddetur Hispaniae notitia artis grammaticae". Quoique le ton en soit plus pathétique, certaines

d'avoir dit cela contre Hostis et d'avoir censuré jusqu'à ce point son ignorance. J'ai, en quelques courtes lignes, montré que c'est un barbare exclu de l'éloquence propre à la langue latine. Et je n'ai pas envie de reprendre dans le détail son incorrection linguistique : il n'écrit presque rien selon les règles, et encore, dans ce cas, n'est-ce pas en vertu d'une connaissance bien enracinée, mais par un pur hasard, car celui qui ne sait pas se garder des vices, n'est pas non plus capable de découvrir l'éclat du style de la parole romaine<sup>160</sup>".

Ces textes forment un ensemble dense. D'autres indications du même ordre apparaissent dans la suite de l'oeuvre, mais elles laissent une place plus grande aux arguments religieux et sont de fait plus isolées les unes des autres. Pourtant, leur teneur est identique : "En la personne d'Hostégise, ce n'est pas un être humain qui s'exprime, mais un centaure rugissant. L'incorrection de sa langue infectée de barbarismes et d'autres vices choque les oreilles des gens instruits et donne à sa parole des accents qui ne sont pas ceux d'un homme, mais d'une bête<sup>161</sup>". Samson affirme à nouveau que l'évêque a reçu de manière tout à fait imméritée l'honneur de rédiger les décrets du concile, "puisqu'il ne sait pas associer une préposition au cas approprié<sup>162</sup>". Hostégise est traité d' "écrivain illettré<sup>163</sup>" et de nombreux exemples de détail corroborent ces affirmations.

L'oeuvre de Samson continue donc le combat engagé par Euloge et par Alvare. Elle s'efforce de sauvegarder la tradition, et de retrouver en même temps la tradition culturelle la plus digne de l'ancienne foi. Là non plus, la réaction de Samson n'était pas superflue. L'Espagne avait nourri des hérésies qui avaient été combattues difficilement ; la querelle adoptianiste avait sans doute laissé des traces. Dans ce troisième quart du IX<sup>e</sup> siècle, une minorité lettrée gardait un sens aigu de l'enseignement grammatical, qu'elle

---

déclarations de l'abbé font invinciblement penser au programme idéal de restauration linguistique tracé par Alcuin.

160. *Ib.* : "Sufficiant mihi haec Hosti dixisse et illius imperitiam hucusque refutasse, quem in paruis uersiculis monstraui barbarum et exclusum a Latinitatis facundia esse. Nec iam libet eius rusticitatem ad singula reprehendere, cum constet eum aut parua aut nulla non ex scientiae radice, sed fortuito casu recta conscribere, quia qui se a uitiis non nouit seruare, nec nitorem sermonis sufficit inuenire".

161. *Ib.*, 8, 1 : "Eloquentiam quam sic constat barbarismis, solecismis, acirologiis, metaplasms, macrologiis, amphiboliis uel omnibus uitiis rectae scriptionis ac dictionis contrariis constipatam, ut doctas nihilominus aures offendat et bestialem potius quam humanum sonum exprimat...".

162. *Ib.*, 10 : "Vt illi tradant ex nomine suo decreta dictare, qui nescit quae praepositio cui debeat casui deseruire".

163. *Ib.*, 11, 2 : "Ad ea tendamus quae coniecor opinare potest uoluisse dictare notarium idiotam".

mettait au service de l'âpre combat qui déchirait la société chrétienne. Cette fois, l'ennemi est intérieur à l'Eglise et appartient aux latinophones. Un indice externe de son hétérodoxie est que son latin est défaillant<sup>164</sup>. Euloge avait discrètement écarté le texte du moine Georges parce qu'il lui paraissait insuffisamment *urbanus*. Samson souligne les bévues incontestables d'Hostegise. Son trait, ainsi forcé, dessine les contours d'un acteur nouveau et inattendu sur la scène de la parole.

### *Bonne et mauvaise latinité*

Regardons d'abord le vocabulaire par lequel l'abbé désigne les deux catégories de langage qui s'opposent, l'une fidèle à la norme et l'autre déviante de celle-ci<sup>165</sup>. La première est désignée par des termes attendus et classiques : "l'art du bon latin<sup>166</sup> ; l'éloquence de la latinité<sup>167</sup> ; l'éloquence de Rome<sup>168</sup> ; une expression orale pure<sup>169</sup> ; la latinité<sup>170</sup> ; la langue latine<sup>171</sup> ; la parole savante<sup>172</sup>".

Les écarts par rapport à cette norme sont désignés par des expressions beaucoup plus variées ; certaines sont attendues, d'autres surprenantes. L'ensemble forme une description plus personnelle et plus consistante que la précédente : "un barbarisme par faute d'orthographe<sup>173</sup> ; un barbare<sup>174</sup> ; état d'illettré<sup>175</sup> ; la parole d'une

---

164. Nous retrouvons ici la règle qui a poussé les écrivains orthodoxes et passionnés comme Alvare et Euloge à établir une équivalence rigoureuse entre le prestige de la vraie foi et l'art d'une expression savante.

165. Ce sont les deux registres que nous avons désignés sous les termes d'*urbanus* (grammatical) et de *rusticus* (vulgarisant) et étudiés *supra*.

166. *Ars grammatica*. Nous avons suivi l'ordre alphabétique des substantifs latins dans notre énumération.

167. *Facundia latinitatis*.

168. *Latina facundia*.

169. *Vrbanum labium*.

170. *Latinitas*. Le mot désigne bien le latin et non le roman, comme le voudrait à nouveau R. WRIGHT, *Late latin*, p. 151, contre l'évidence du texte et du contexte.

171. *Latinus sermo*.

172. *Scolastica uerba*.

173. *BARBARISMUM per notationem litterae*. Les petites capitales désignent le mot qui a servi de base pour le classement alphabétique (d'après le latin, là aussi). Un classement par adjectifs figure dans le tableau donné *supra*.

tête privée de sens<sup>176</sup> ; sans maîtrise des conjugaisons<sup>177</sup> ; des changements de cas inouïs<sup>178</sup> ; ignorance de l'ordre des syllabes<sup>179</sup> ; absence de culture<sup>180</sup> ; un solécisme par faute de cas<sup>181</sup> ; les ténèbres de l'ignorance<sup>182</sup> ; méconnaissance des erreurs et des règles<sup>183</sup>".

L'opposition entre le registre grammatical et le registre vulgarisant est ainsi nettement marquée ; elle correspond aux catégories que nous avons déjà rencontrées chez les Cordouans. Mais les ambiguïtés et les ruptures, que nous relevions chez Alvare et chez Euloge dans leurs exigences théoriques, ont ici en grande partie disparu. Elles font place à une dichotomie non pas plus réelle - elle était bien présente chez les deux amis - mais plus déclarée. La mise en cause de la *rusticitas* ne relève plus, en effet, d'un lieu commun qu'il faudrait lire avec de graves réticences ; au contraire, elle prend la forme d'un réquisitoire.

Un seuil a été franchi. Les passages cités sont longs, précis, violents ; la colère de Samson a aiguisé son talent de polémiste et peut-être donné à son regard de lettré plus d'acuité. Il est vrai que son oeil est parfois plus critique à l'égard des pages de son adversaire que sévère pour son propre usage de la grammaire<sup>184</sup>. Malgré tout, la tenue de son latin est assez bonne pour que les carences

174. *Barbarum.*

175. *Te IDIOTAM.*

176. *Inanis CAPITIS uerba.*

177. *Nec tempore uerborum DOCTUM.*

178. *MUTATIONES casuum tam insolitas.*

179. *ORDINIS syllabarum ignarum.*

180. *Rusticitas.*

181. *SOLOECISMUM per casus mutationem.*

182. *Ignorantiae TENEBRAE.*

183. *VITIA et scema nescis.*

184. C'est ainsi, notamment, qu'il confond l'usage du datif et de l'ablatif (*contenti essemus simplicitati christianae*, recommande-t-il de dire, au lieu de *simplicitatem Christi*, comme Hostégise). Cette confusion menaçait quand même moins profondément les structures du latin que celle que commet l'évêque. Elle représente à nos yeux une illustration de la phase III (que nous décrivons *infra*, chap. IX, p. 000), de la dissolution de la déclinaison classique. En effet, la morphologie du latin parlé par l'abbé suppose ici que les oppositions entre datif et ablatif se sont effacées de la structure profonde de sa langue. La confusion commise par Hostégise correspond à un stade plus avancé de cette transformation (effacement de l'opposition entre l'accusatif et le datif/ablatif, et passage à une déclinaison réduite à l'opposition entre cas sujet et cas régime).

de son adversaire paraissent éclatantes. Il en est résulté un exposé des incorrections d'un latin contaminé par le protoroman hispanique sans équivalent dans les documents que nous avons eu à étudier jusqu'ici<sup>185</sup>. Il dépasse, en effet, par sa rigueur et son ampleur, les attendus de l'*Epistula de litteris colendis* et des autres analyses où les lacunes de la latinité du IX<sup>e</sup> siècle furent mises en question par les savants que Charlemagne avait chargés de cette tâche<sup>186</sup>. La diatribe de Samson fonctionne comme un véritable révélateur.

### *Orthographe et phonétique*

L'analyse grammaticale qu'elle présente est cohérente. Samson reprend les catégories traditionnelles de la grammaire et il les applique méthodiquement. Il prête attention à l'orthographe et à la phonétique, à la morphologie, à la syntaxe. C'est encore en somme, en ces temps durs, un bon élève de l'école antique<sup>187</sup>. Sa propre langue n'est certes pas exempte d'irrégularités, mais la validité des remarques qu'il avance garde toute sa plénitude ; certains de ses rapprochements en apportent d'ailleurs la preuve. On n'a aucune peine d'approuver sa correction de *contempti* en *contenti* : elle s'imposait. L'erreur appartient aux séries de bévues contre lesquelles les traités d'orthographe mettaient scribes et copistes en garde. Samson incrimine-t-il ici une prononciation fautive, ou un *lapsus calami* dans la transcription ?

La solution d'un autre problème permet de s'orienter en faveur de la seconde solution. Considérons en effet le rapprochement entre *oleum* et *ordium*. La confusion paléographique entre les lettres *l* et *d* est vraisemblable. Mais il y a plus intéressant : la fermeture de *e* bref accentué en hiatus et son passage à *yod* après une consonne d'appui est un des caractères distinctifs du latin parlé tardif, par rapport au latin classique<sup>188</sup>. En outre, en dialecte mozarabe, le groupe *l* suivi de *yod* subit une palatalisation romane, mais aussi des altérations dues au superstrat arabe qui aboutissent à une prononciation analogue à celle que produit l'évolution du *d* suivi de *yod*<sup>189</sup>. L'"attaque de ces deux mots", comme le dit Samson, est donc

---

185. Un autre auteur semble avoir reçu de sa situation difficile une acuité linguistique aussi grande : Grégoire de Tours.

186. Cf. *supra*, chap. VI.

187. Telle qu'elle s'est perpétuée à travers Donat, Cassiodore et Isidore, notamment. Cf. J. FONTAINE, *Isidore*, Chap. I ; L. HOLTZ, *Donat*. Rappelons simplement ici que l'orthographe était une science d'autant plus importante que la langue parlée et la langue écrite avaient plus profondément divergé, ou que la langue parlée naturelle avait été dès le départ étrangère au latin (c'est le cas des Irlandais). Cassiodore, Bède, Alcuin ont composé un *De orthographia*.

188. P. BEC, *MPhR*, t. 1, Italien, 2, 7 ; Espagnol, 1, 12 et V. VÄÄNÄNEN, *Introduction*, p. 47, par. 77.

189. Le résultat de cette évolution est représenté par un phonème *l* ou par son semblable *d*  
*d y* .*ly* , comme l' a établi A. GALMES

semblable dans la bouche des Cordouans. Il en va de même pour les fins de mots : on y devait entendre *u* puisque le dialecte mozarabe a conservé longtemps la distinction latine qui oppose *u* bref à *o* long en cette position syllabique<sup>190</sup>.

Samson nous apporte donc un document de premier ordre sur la prononciation sinon strictement cordouane (Hostégise était évêque de Malaga), du moins méridionale, du latin mozarabe. On voit, en outre, que l'erreur de l'évêque est de n'avoir pas restauré les distinctions orthographiques. Il ne s'agit pas, à ce compte, de problèmes d'orthoépie, car Samson n'aurait pas fait grâce à Hostégise d'une critique sur ce point non plus, si l'occasion lui en avait été offerte. Il ne considère pas la confusion orale comme anormale ; en revanche, les mélanges de graphies qui altèrent le texte dicté par l'évêque, et sans doute révisé par lui, risquaient de faire sombrer les conclusions du concile dans un désordre digne du latin et de la théologie de certains évêques mérovingiens.

#### *Présence et refus de la parole rustique*

Le jeu de mots bâti sur le nom d'Hostégise est également le résultat d'une écoute réelle de la langue parlée<sup>191</sup>. "Auteur criminel et restaurateur d'hérésie, ce trop fameux Hostegise, qu'on ne peut mieux nommer qu'ennemi de Jésus est, comme on le sait, de Malaga<sup>192</sup>...". Linguistiquement, l'équivalence proposée par Samson est solide. En dialecte mozarabe, la consonne latine initiale *g*, suivie de *e* ou de *i*, se conserve en général sous la forme d'un *yod* et parfois, après renforcement, sous celle d'un *z* chuinté. L'évolution d'un *yod* (ou d'un *i* consonne) latin à l'initiale de mot est identique et aboutit également à un *z* chuinté<sup>193</sup>. Cela signifie que dans l'anthroponyme Hostegise, le *g* dans la syllabe écrite *gi* se prononçait *yod* ou *z*

---

DE FUENTES, *El dialecto mozárabe*, p. 286. Remarquons aussi que les deux consonnes *r* et *l* sont toutes deux des liquides, facilement susceptibles d'être confondues.

190. *Ib.*, p. 258 et aussi R. MENENDEZ PIDAL, *Orígenes*, p. 195-204.

191. J. Gil, *Notas*, p. 156, prétend que Samson n'a pas nettement conscience de la teneur et de la valeur de son jeu de mots. Le contraire est bien plus vraisemblable.

192. SAM., *Apol.* 2, *Praef.*, 2 : "Primus namque auctor sceleris et eresis renouator isticine Ostegesis, qui melius Hostis Ihesu appellari, Malacitanus dinoscitur esse...".

193. A. GALMES DE FUENTES, *El dialecto mozárabe*, p. 264 ; R. MENENDEZ PIDAL, *Orígenes*, p. 241 sqq. En d'autres termes, quel que soit le stade initial (consonne *g* palatalisée ou *yod*), le résultat de l'évolution est identique, ou du moins suffisamment semblable pour autoriser une confusion volontaire ou spontanée.

chuinté<sup>194</sup>. Il en alla de même pour le phonème initial yé, écrit *Ihe*, dans *Ihesu*. L'agression verbale de Samson repose donc sur une observation phonétique pertinente. L'abbé participe à une réalité humaine très vivante, dont son oeuvre offre des reflets fidèles.

Regardons maintenant de plus près la logique de sa diatribe et quelle théorie du langage peut en être dégagée. La structure de la critique est claire. Le premier élément est l'orthographe : Samson stigmatise les erreurs liées à une mauvaise transposition écrite. Le second est la morphologie : l'emploi des cas est défaillant chez Hostégise, ainsi que l'emploi des temps. Troisième point, la syntaxe : Samson remarque précisément que son "adversaire ne comprend rien à l'ordre des syllabes<sup>195</sup>". Cette analyse s'intègre dans une argumentation, car la conséquence des défauts énumérés ci-dessus est d'exclure Hostégise du cercle des individus cultivés. C'est un "barbare" parce qu'il déforme gravement la langue que les chrétiens ont en partage (*communis sermo*) : il la rabaisse ainsi au niveau de celle que parlent les illettrés (*rusticitas*). En somme, Samson reproche à Hostégise d'employer dans la communication savante un parler qui l'assimile aux analphabètes. Or, ce parler est en définitive étranger à la langue latine traditionnelle. En l'absence de l'ordre qu'apporte la science du beau langage (*ars grammatica*), l'expression orale et écrite sombre dans la confusion parce qu'elle retourne à l'état sauvage : cela justifie l'image du centaure hennissant.

#### *Emergence de la langue nouvelle*

Samson approche ainsi au plus près de ce que nous appellerons une définition en creux (produite par une sorte de moulage) de la langue parlée populaire, c'est-à-dire de l'hispanoroman méridional. A-t-il compris que, désormais, la chrétienté et la latinité sont dissociées parce que la plupart des individus ne sont plus latinophones, mais romanophones ? Tout porte à le croire. La pression que la langue vernaculaire exerce sur la langue savante, la vivacité d'esprit de Samson, l'âpreté de la querelle ont ouvert la voie à une prise de conscience claire. Ainsi l'hispanoroman reçoit, comme en négatif, un nom. Hostégise est en effet à plusieurs reprises qualifié en ces termes : "inventeur d'une latinité inouïe<sup>196</sup> ; auteur d'une nouvelle langue<sup>197</sup>". L'abbé déclare en outre qu'il se voit contraint de "faire

---

194. Hostégise est sans doute un nom d'origine germanique. Mais au IX<sup>e</sup> siècle, sa prononciation était conforme à l'usage de la parole locale.

195. Cf. *supra*, n. 179 : "adhuc ordinem syllabarum ignarum". Nous comprenons que l'évêque bâtit mal son énoncé parce qu'il place improprement les articulations logiques (notamment les conjonctions).

196. SAM., *Apol.*, 2, 7, 3 : "nouae latinitatis inuentor".

197. *Ib.*, 2, 7, 5 : "auctor linguae nouellae". Les fautes que stigmatise Samson sont caractéristiques d'une latinité très relâchée dont certains caractères, déjà cernés par R.M. Pidal, ont été étudiés depuis par J. Bastardas Pareras, et surtout par W.D. LANGE, *Philolog. Studien zur Latinität westhispanischer Privaturkunden des 9-12 Jhr.*,



avancer pas à pas sa propre éloquence, afin, pour ainsi dire, d'explorer plutôt que de parcourir le chemin de cette latinité inouïe<sup>198</sup>". L'identification et la dénomination de cette nouvelle langue sont ainsi acquises.

Mais le contexte polémique entraîne son rejet provisoire : comme Alvare et comme Euloge, Samson unit dans un effort de volonté ultime les notions de latinité et de chrétienté. Il accuse Hostégise non seulement de compromission idéologique avec l'adversaire musulman, mais aussi de trahison linguistique en cautionnant (*auctor*) un registre ouvert aux influences d'une langue inconnue de la chrétienté romanogothique. Il restera à l'accepter pleinement comme un moyen de communication reconnu dans le cadre de l'institution ecclésiastique, et donc de lui concéder l'accès à l'écriture. Cette langue paraît à Samson trop sauvage encore ; elle ressemble trop, pour ce temps, à une anomalie, aux yeux des lettrés, pour qu'ils renoncent rapidement à la ramener aux normes antiques, en acceptant sa modernité, et en s'efforçant de lui concéder une orthographe nouvelle.

## V - DISCONTINUITÉ

### *Dissolution de la latinité*

Le IX<sup>e</sup> siècle cordouan présente donc une solution de continuité dans l'histoire des rapports entre communication écrite et communication orale en Occident Latin. La langue écrite traditionnelle ne peut plus guère servir de forme écrite à la langue parlée populaire. Les lettrés chrétiens ont adopté une attitude courageuse de combat, et rigoureuse de restauration linguistique : ainsi, même si Cordoue

---

Leyde, 1966. Faut-il considérer qu'Hostégise sacrifierait la grammaticalité à la communication et qu'il y aurait dans son attitude langagière des points communs avec celle, par exemple, de Marculf ? Sa personnalité s'avèrerait ainsi cohérente : homme de compromis avec l'Islam, il se donnerait les moyens d'une concurrence linguistique moins handicapée par un rigorisme rendant la langue impénétrable au commun des fidèles. *Auctor* serait ainsi à prendre en son sens premier de "garant", plaçant l'évêque, du point de vue de Samson, au rang des juristes qui donnent droit de cité à l'inacceptable.

198. *Ib.*, II, 17, 3 : "Debeo iterum , ' suspenso ', ut aiunt, uestigio ' eloquentiae, illius nouae latinitatis quasi ' iter incognitum potius temptare quam currere". Soulignons que c'est la deuxième fois, à quelques paragraphes d'écart, que Samson emploie l'expression "auctor latinitatis nouellae".

n'a pas été le siège d'une réforme "alcuinienne", l'évolution des données historiques, sociales et culturelles a abouti à un phénomène inverse de celui qui était recherché. Latinité et romanité se détachent l'une de l'autre. La chrétienté ne parle ni ne comprend plus, dans son ensemble, la vieille langue sacrée : une révolution linguistique a eu lieu, refusée par Alvare et par Euloge, discernée et nommée à contre-cœur par Samson.

C'est donc entre 850 et 880 que serait né le "latin médiéval" à Cordoue<sup>199</sup>. Le moment est donc venu de mettre au point une *scripta* proprement romane<sup>200</sup> : et effectivement les premières gloses espagnoles (gloses dites de San Millàn), datent du X<sup>e</sup> siècle<sup>201</sup>. On aurait pu s'attendre à ce qu'elles apparussent plus tôt. Mais, d'une part, nous avons vu que la résistance des intellectuels chrétiens ne préparait pas la mentalité des lettrés à une acceptation rapide de la nouvelle langue. D'autre part, il faut tenir compte des aléas de la conservation des textes en Espagne musulmane, peut-être plus qu'en Gaule carolingienne : les premiers essais d'une *scripta* hispanique ont très bien pu se perdre<sup>202</sup>. La prise de conscience fut suivie d'un effort pour accepter la réalité linguistique, et enfin couronnée par la réussite de divers essais au terme desquels les traits de la langue neuve sont identifiés et fixés par écrit par les locuteurs lettrés<sup>203</sup>.

Cette conclusion ne doit pas surprendre. Aux VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècles, l'Espagne avait offert plus longtemps que la Gaule un cadre favorable au maintien d'institutions qui purent agir comme autant de freins à l'évolution linguistique commencée au temps de l'Empire chrétien.

---

199. C'est-à-dire un latin qui ne bénéficie plus d'un rapport assez étroit avec la langue parlée naturelle pour continuer à s'en nourrir. Le latin y devient donc une langue artificielle, qui n'est plus du tout adaptée à la pratique du *Vorlesen*, pour reprendre les termes de l'analyse d'H. LÜDTKE, *Die Entstehung*, p. 7. Cf. *supra*, chap. I, p. 000.

200. En effet, le latin cesse également d'être adapté à l'autre aspect essentiel de ses fonctions comme langue de communication générale, celle du *Protokoll* (sur ce concept, cf. H. LÜDTKE, *Die Entstehung*, p. 7 et *supra*, chap. I, p. 000).

201. Cf. sur ces premières gloses R. MENENDEZ PIDAL, *Orígenes*, p. 1 sqq. et M.C. DÍAZ Y DÍAZ, *Las primeras glosas hispánicas*, Barcelone (Univers. autonome), 1978. Sur le devenir du latin à prétention littéraire, il convient à présent d'exploiter l'édition d'Y. BONNAZ, *Chroniques Asturiennes*, Paris, 1987.

202. Sur les destructions survenues à la chute du califat Omeyyade, E. LEVI PROVENÇAL, t. 2, p. 315 sqq. (siège et sac de Cordoue, p. 480-483) et J. FONTAINE, *L'art mozarabe*, p. 36-37.

203. Sur la question des essais de *scripta romana*, cf. *supra* chap. I et *infra* chap. IX. Sur la naissance des textes littéraires, R. MENENDEZ PIDAL, *Cantar del mio Cid*, t. 1-3, Madrid, 1954-1956 et *La chanson de Roland et la tradition épique des Francs*, Paris, 1960.

L'invasion arabo-berbère et l'occupation musulmane n'effacèrent certes pas la romanité de la surface de l'Espagne occupée. Mais les superstructures les plus fragiles furent souvent mises à rude épreuve à partir de 711. La langue dans laquelle fut rédigée, dès le milieu du VIII<sup>e</sup> siècle, la *Chronique mozarabe*, donne, par sa dégradation, une image fidèle du véritable séisme subi par la culture latino-chrétienne<sup>204</sup>. La crise cordouane servit de révélateur final : dès le IX<sup>e</sup> siècle, chrétienté cesse d'être synonyme de latinité.

### *Vernula lingua*

Ne faudrait-il pas en conséquence donner son sens plein à l'expression curieuse par laquelle Alvare déplore une fois de plus les lacunes de sa culture ? Au milieu de son *Indiculus luminum*, cet auteur s'excuse longuement auprès de ses lecteurs. Son style sans ordre les fatiguera. Il n'ignore pas sa propre ignorance. "Et certes, la langue d'illettré sans culture, qui fait partie de ma nature, aurait dû m'imposer le silence<sup>205</sup>". *Rusticitas* stigmatise sans aucun doute ici l'absence de science grammaticale. La *lingua inculta* qualifie l'expression, tant orale qu'écrite. Ces dénominations sont traditionnelles dans un tel lieu commun. En revanche, la proposition *quae mihi uernula haeret* est neuve et forte : "Cette langue qui m'est fortement attachée comme un jeune esclave domestique". Le verbe *haeret* impose une image de fatalité<sup>206</sup>. *Vernula* renforce cette impression, malgré le maniérisme d'un diminutif apparemment badin. Diminutif de *uerna*, il désigne celui qui est "né dans la maison<sup>207</sup>". Il est ici adjectif, apposé à *quae*, ou substantif attribut de ce pronom par l'intermédiaire de *haeret*. Alvare affirme donc fortement que son héritage culturel d'abord naturel est de faire partie des illettrés et de parler comme ceux-ci.

Rapprochons ce texte d'un autre qui est plus connu. Dans une lettre de la deuxième moitié du X<sup>e</sup> siècle, un érudit italien, Gonzon dit de Novare, explique qu'il avait maille à partir avec des moines de l'abbaye de Saint-Gall<sup>208</sup>. Ceux-ci lui reprochaient de commettre

---

204. Edition ancienne de TH. MOMMSEN, *MGH, AA*, t. 11, 2, p. 334-368 ; récente de J. GIL, *CSM*, p. 15-54 et de J.E. LOPEZ PEREIRA, Saragosse, 1980 (étude du même auteur, *Estudio crítico sobre la crónica Mozarabe de 754*, Saragosse, 1980). M.C. DIAZ Y DIAZ, *La vie littéraire*, avait présenté des remarques sur les particularités de la chronique. Disons, pour résumer, qu'il y a le même écart stylistique et linguistique entre la *Chronique* et l'oeuvre d'Isidore qu'entre Frédégaire et Grégoire de Tours.

205. ALB., *Indic. luminum*, 20 : "Et certe rusticitas, quae mihi uernula haeret, incultae linguae, imponere silentium debuit..."

206. Rappelons que le sens premier de ce verbe est "être fixé à" (cf. DELL et OLD). Cf. en français "adhérer".

207. Cf. DELL. C'est la source du mot "vernaculaire".

208. L'anecdote est rapportée par P. RICHE, *Ecoles*, p. 153. Le

des solécismes en parlant latin. Gonzon plaide son cas avec humeur en justifiant les constructions qu'il emploie. Mais il est obligé d'admettre que la pratique de sa langue vulgaire le gêne un peu dans le maniement de sa langue savante parce que la première est très semblable à la seconde<sup>209</sup>. Rapprochée de celle de Gonzon, la phrase d'Alvare prend tout son sens. Le Cordouan y reconnaît la pression exercée sur son latin d'école par le parler spontané. Il indique surtout que le latin n'a pas été sa langue maternelle : le contraste est violent avec le temps où Augustin racontait combien apprendre à parler la langue de Rome avait été facile, puisque c'était la langue de son enfance<sup>210</sup>.

On songera enfin à la culture des occupants. Offre-t-elle des traces d'un tel changement dans la perception de la réalité linguistique espagnole ? Les Arabes ont commencé par qualifier la langue indigène d' "étrangère", en adoptant une attitude très fidèle à celle de l'Antiquité gréco-romaine : tout ce qui n'était pas arabe était barbare. La langue parlée en Espagne reçut donc le nom d'*Al-Achamia* ("l'étrangère" ou "la barbare")<sup>211</sup>. Cette dénomination ne donne aucune réponse à nos questions. Le latin en effet, pour un arabophone, était une langue "étrangère" au même titre que le roman. Par la suite, il se produisit, semble-t-il, un affinement de la perception linguistique des Arabes. Cela tient sûrement à ce que des Espagnols eux-mêmes devinrent écrivains arabes<sup>212</sup>. A la fin du X<sup>e</sup> siècle, Ibn Cholchol perçoit, en effet, la distinction entre le latin et le vulgaire<sup>213</sup>. Avait-il appris, lui aussi, à faire l'histoire de l'hispanoroman ? Y eut-il des *testimonia* plus anciens chez les écrivains arabes andalous ? Peut-on déterminer des évolutions dans les désignations qu'ils attribuèrent à la langue parlée en Espagne depuis l'invasion ? Il faudrait, pour répondre, d'autres travaux.

---

texte de la lettre écrite par Gonzon, accessible dans PL, t. 136, c. 1285 sqq., avait été cité et commenté par H.F. MULLER, *A chronology*, p. 183, avant de faire l'objet d'une édition moderne par K. MANITIUS, *Gunzo, epistola ad Augiensis*, Munich, 1958. Sur ce *testimonium*, voir notre analyse en Annexe 3.

209. "Falso putavit S. Galli monachus me remotum a scientia grammaticae artis, licet aliquando retarder usu nostrae uulgaris linguae, quae latinitati uicina est".

210. Cf. chap. II.

211. - F.J. SIMONET, *Glosario*, p. VIII-IX.

212. E. LEVI-PROVENÇAL, t. 3, p. 182 sqq. et 472 sqq.; CL. SANCHEZ-ALBORNOZ, *El Islam de España*, p. 188 sqq.

213. F.J. SIMONET, *Glosario*, p. XXIV-XXV.